

INFUSER LA MORT DOUCEMENT

Raven



Infuser la Mort Doucement

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Étreinte du Brouillard	4
Chapitre 2 : La Première Infusion	9
Chapitre 3 : La Symphonie des Dalles	14
Chapitre 4 : L'Éclat de l'Acier	19
Chapitre 5 : Le Sommeil du Poète	23
Chapitre 6 : L'Herbier des Agonies	27
Chapitre 7 : Le Fil de Sang	32
Chapitre 8 : Paralysie de Soie	36
Chapitre 9 : Les Racines Affamées	41
Chapitre 10 : Le Baiser de Belladone	45
Chapitre 11 : La Tapisserie du Temps	50
Chapitre 12 : La Longue Marche à Genoux	55
Chapitre 13 : Le Dernier Soupir de Lavande	59
Chapitre 14 : L'Inhumation Sous le Salon	63
Chapitre 15 : La Prochaine Tasse de Thé	68

Chapitre 1

L'Étreinte du Brouillard

Le brouillard n'était pas une vapeur, c'était une sueur. Une exsudation froide et poisseuse qui collait aux poumons de Julian Thorne, transformant chaque inspiration en un combat de noyé. Ses bronches, ravagées par la maladie, crépitaient comme du vieux parchemin qu'on froisse, et le goût métallique du sang, ce fer familier et détesté, tapissait sa langue à chaque quinte de toux. Il avançait dans la Vallée des Mousses, là où le vert devient si sombre qu'il vire au noir, là où le silence n'est pas une absence de bruit, mais une présence qui vous presse les tympans. Ses bottes s'enfonçaient dans un tapis de sphaignes gorgées d'eau, produisant un bruit de succion écoeurant, comme si la terre elle-même tentait de lui arracher ses chaussures pour dévorer ses pieds.

Puis, elle apparut.

Le cottage de grès roux ne surgit pas du brouillard ; il sembla se matérialiser à mesure que les yeux de Julian s'adaptaient à l'obscurité verdâtre. La pierre avait la couleur d'une plaie qui commence à croûter. Des lichens d'un jaune bilieux rampaient sur les murs, s'insinuant dans les moindres fissures de la maçonnerie avec une patience minérale. Les fenêtres, petites et enfoncées comme des orbites vides, reflétaient un intérieur où vacillait une lueur de bougie, une pupille de feu dans un crâne de roche.

Julian s'arrêta, une main pressée contre son flanc où une douleur sourde, lancinante, rappelait l'érosion de ses organes. Il toussa, un spasme qui lui tordit l'échine, et un filet de glaire rosâtre vint souiller le revers de sa manche. Il n'avait plus la force de s'essuyer. Ses doigts tremblaient, non pas de froid, mais d'un épuisement qui avait atteint la moelle.

La porte s'ouvrit sans un grincement. Un mouvement de soie, un souffle d'air chargé d'une odeur de lavande rance et de quelque chose d'autre, de plus lourd, de plus sucré.

Elsbeth de Grès-Roux se tenait sur le seuil.

Elle était d'une minceur de fuseau, sa robe de dentelle noire si rigide qu'elle semblait pouvoir tenir debout sans elle. Son visage n'était qu'une accumulation de ridules fines, une porcelaine ancienne dont le vernis aurait craqué sous le poids des siècles, mais ses yeux possédaient l'éclat fixe et vitreux des billes d'agate. Ses mains, croisées sur son ventre, étaient un entrelacs de tendons et de peau parcheminée, constellées de milliers de petites cicatrices rouges, des points de piqûre d'aiguille si denses qu'ils formaient une cartographie de la douleur.

— Vous arrivez au moment où le thé infuse, monsieur Thorne, dit-elle.

Sa voix n'était qu'un murmure sec, le froissement de deux feuilles mortes. Elle ne demanda pas son nom. Elle le connaissait, ou peut-être que le nom n'avait aucune importance face à la géographie de sa maladie qu'elle semblait lire sur son visage.

Julian voulut répondre, mais sa gorge se referma dans un râle. Il fit un pas en avant, titubant, et l'odeur l'envahit totalement. Ce n'était pas seulement la lavande. C'était l'odeur d'un herbier oublié dans une cave humide, une senteur de décomposition domestiquée. Elspeth s'effaça avec une grâce prédatrice, l'invitant d'un geste de la main dont les ongles étaient coupés si ras qu'ils semblaient saigner.

L'intérieur du cottage était une étuve. La chaleur y était moite, étouffante, maintenue par un feu de tourbe qui ne crépitait pas mais se consumait dans une lenteur agonisante. Julian s'effondra dans un fauteuil de velours élimé. Le tissu, d'un rouge profond, semblait aspirer sa chaleur corporelle. Partout, sur les murs, sur les guéridons, des cadres de bois sombre emprisonnaient des broderies d'une complexité

maladive. Des fils de soie rubis dessinaient des motifs de racines, de veines, de fleurs aux pétales charnus qui semblaient pulser sous la lumière des chandelles.

Le tic-tac d'une horloge comtoise battait la mesure, un bruit de couperet tombant sur une planche de bois. *Tac. Tac. Tac.*

— Votre respiration est un outrage au silence de cette vallée, monsieur Thorne, murmura Elspeth en s'approchant. Elle ne marchait pas, elle glissait, ses pieds invisibles sous la cascade de ses dentelles noires. Mais ne craignez rien. Ici, nous cultivons le repos. Un repos définitif, sans les soubresauts de la chair.

Elle posa une main sur l'épaule de Julian. Le contact était glacial, malgré la chaleur de la pièce. Ses doigts, longs et osseux, semblèrent tâter la structure de sa clavicule, évaluant la fragilité de la charpente. Julian sentit un frisson ramper le long de sa colonne vertébrale, une sensation de froid pur qui contrastait avec la fièvre qui lui brûlait les joues. Il essaya de se redresser, mais ses muscles étaient comme de la ficelle mouillée.

Sur une table basse, un service à thé en porcelaine fine attendait. La théière, ornée de motifs de belladone entrelacés, laissait échapper une mèche de vapeur grise. Elspeth s'assit en face de lui, avec une raideur de poupée de cire. Elle saisit la théière et versa le liquide. Le bruit de la chute de l'infusion dans la tasse fut d'une netteté insupportable, chaque goutte résonnant comme un coup de glas.

L'infusion était d'un jaune pâle, presque huileux. Une odeur de terre mouillée et de fleurs de nuit s'en dégageait, une fragrance qui semblait vouloir s'insinuer dans les pores de la peau plutôt que par les narines.

— Buvez, dit-elle. C'est une recette de ma propre composition. Les racines ont poussé sous les dalles de cette maison. Elles connaissent le secret de la terre. Elles savent comment figer ce qui s'agite trop.

Julian regarda la tasse. Ses mains tremblaient si fort que la porcelaine cliqueta contre ses dents lorsqu'il la porta à ses lèvres. Le premier contact fut amer, une amertume qui lui brûla les papilles, suivie d'une douceur écoeurante, semblable à celle d'un fruit trop mûr, à la limite de la putréfaction.

Il but. Une gorgée. Puis deux.

Soudain, le rythme de son cœur changea. Ce n'était plus un galop désordonné, mais une série de chocs sourds, espacés, comme si son sang s'épaississait, devenant une mélasse lourde qui peinait à circuler. Ses doigts, crispés sur l'anse de la tasse, commencèrent à perdre toute sensation. Il voulut poser l'objet, mais sa main ne répondait plus. La porcelaine resta suspendue, soudée à ses phalanges par une volonté qui n'était plus la sienne.

Elsbeth l'observait, son visage incliné selon un angle non naturel. Un petit tic nerveux agitait le coin de sa paupière gauche, un mouvement rapide, comme l'aile d'un insecte pris dans une toile.

— Voyez-vous, monsieur Thorne, la soie de mes broderies a besoin de pigments que le commerce ne peut fournir. Le rouge de la garance est trop vulgaire. Le carmin de la cochenille manque de profondeur. Il me faut quelque chose de plus... vivant. Quelque chose qui a connu le frisson de la fièvre.

Elle se leva et s'approcha de lui. Elle sortit de sa poche une aiguille d'argent, longue et effilée, qu'elle fit danser entre ses doigts. La pointe accrocha la lueur d'une bougie. Julian voulut crier, mais sa langue n'était plus qu'un morceau de cuir inerte dans sa bouche. Ses paupières devinrent des dalles de plomb. Le cottage commença à onduler, les murs de grès semblant se rapprocher, se resserrer autour de lui comme un vêtement trop étroit.

Le bruit de sa propre respiration, ce sifflement qu'il détestait tant, s'affaiblit. Il devint un murmure, puis un simple souffle, pour enfin s'éteindre totalement. Le silence de la vallée entra en lui, s'installant dans ses poumons, remplaçant l'air par une paix minérale.

Elsbeth se pencha sur lui, son odeur de formol et de fleurs fanées devenant son seul univers. Elle passa l'aiguille sur le dos de la main de Julian, traçant une ligne invisible.

— Vous avez une très belle teinte, murmura-t-elle avec une tendresse terrifiante. Une nuance de rubis voilé par l'épuisement. Vous ferez une bordure magnifique pour mes roses de décembre.

Julian sentit une piqûre, minuscule, presque imperceptible, à la base de son cou. Ce n'était pas douloureux. C'était une libération. La paralysie montait, une marée de glace qui éteignait chaque nerf, chaque pensée, chaque souvenir. Il n'était plus un homme ; il devenait une ressource. Une matière première.

Le tic-tac de l'horloge sembla ralentir, s'accordant au rythme mourant de son pouls.
Tac... Tac... Tac...

Elsbeth commença à fredonner une mélodie sans âge, une berceuse pour les choses qui ne bougent plus, tandis qu'elle préparait ses fils de soie pour la première récolte de la soirée. Dehors, le brouillard s'épaissit encore, effaçant le cottage, la vallée et le monde, ne laissant subsister que le cercle de lumière jaune de la bougie et le scintillement de l'aiguille d'argent qui s'enfonçait doucement dans la chair encore tiède de Julian Thorne.

Chapitre 2

La Première Infusion

L'eau atteignit son point de rupture dans un sifflement qui n'en finissait plus, un cri de métal étranglé ricochant contre les murs de pierre humide de la cuisine. Elspeth ne se pressa pas. Elle observait la vapeur s'enrouler autour de ses doigts diaphanes, une caresse brûlante qu'elle semblait ne pas ressentir. Ses ongles, coupés courts et d'une propreté clinique, tapotaient le rebord de la théière en porcelaine de Meissen. *Toc. Toc. Toc.* Le bruit était sec, osseux, s'accordant avec une précision malaisante au balancier de l'horloge comtoise qui trônait dans le couloir comme un cercueil debout.

Elle jeta une poignée de feuilles séchées au fond du récipient. Elles étaient sombres, recroquevillées comme des pattes d'araignées mortes, exhalant une odeur de terre rance et de sous-bois oublié par le soleil. La belladone. Elle aimait la manière dont les baies, une fois réduites en poussière, gardaient ce parfum de secret mal gardé. Elle versa l'eau. Le bouillonnement s'apaisa en un murmure visqueux.

— Le secret, Julian, murmura-t-elle sans se retourner, c'est la patience. La nature ne se presse jamais pour défaire ce qu'elle a mis des années à construire.

Dans le salon, Julian Thorne était assis dans le fauteuil à oreilles, dont le velours vert bouteille semblait l'aspirer. Il essaya de répondre, mais sa langue lui parut soudain trop large pour sa bouche, une masse de viande étrangère et pâteuse. Une goutte de sueur froide glissa de sa tempe, traçant un sillon lent à travers la couche de poussière fine qui semblait s'être déposée sur sa peau depuis son arrivée. Il voulait essuyer cette perle humide, mais son bras droit pesait une tonne. Ses doigts, posés sur l'accoudoir, refusaient de lui obéir. Il fixa l'ongle de son index. Il y avait une petite tache blanche sous la kératine. Une carence, sans doute. Ou le début de quelque chose d'autre.

Une mouche, grasse et d'un bleu métallique, se posa sur le revers de sa veste. Elle frotta ses pattes arrière avec une frénésie obscène. Julian la regarda faire, fasciné par le mouvement mécanique de l'insecte. Il aurait dû la chasser. Il aurait dû se lever. Mais l'air de la pièce était devenu dense, presque solide, saturé par l'odeur de la lavande fanée qui s'échappait des sachets de gaze disposés sur chaque meuble.

Elsbeth entra, portant le plateau d'argent avec une grâce spectrale. Le métal était si poli qu'il reflétait le visage de Julian en une caricature déformée, un masque de chair fondante étiré par l'angoisse. Elle posa le plateau sur la table basse avec une douceur infinie. Pas un choc. Pas un tremblement.

— Vous avez l'air si pâle, mon cher. C'est le voyage. La vallée est exigeante avec les nouveaux venus. Elle prend beaucoup avant de donner.

Elle versa le thé. Le liquide s'écoulait en un filet d'ambre sombre, huileux, dont les volutes de vapeur semblaient dessiner des visages grimaçants dans la pénombre de la pièce. Elle tendit la tasse à Julian. Ses doigts frôlèrent les siens. Le contact fut un choc électrique, un froid de crypte qui remonta le long de l'avant-bras du jeune homme jusqu'à sa nuque.

— Buvez, Julian. C'est une infusion de ma propre réserve. Elle apaise les battements de cœur trop rapides. Elle remet chaque chose à sa place.

Il prit la tasse. Ses mains tremblaient si fort que la porcelaine cliquetait contre ses dents, un son de castagnettes macabre qui semblait amuser Elspeth. Elle s'assit en face de lui, son dos parfaitement droit, ses mains jointes sur ses genoux. Elle ne clignait pas des yeux. Ses pupilles étaient deux fentes d'obsidienne, dilatées, absorbant la faible lumière de la bougie qui achevait de se consumer sur le buffet.

La première gorgée fut une brûlure douce. Le goût était amer, profondément

métallique, comme si on avait infusé de vieilles pièces de monnaie dans du fiel. Julian sentit le liquide descendre dans son œsophage, une traînée de feu qui, une fois arrivée à l'estomac, se transforma en une chaleur irradiante. Une chaleur anormale. Trop rapide. Trop profonde.

Soudain, le tic-tac de l'horloge changea de texture. Ce n'était plus un bruit mécanique. C'était un battement de cœur sourd, énorme, qui résonnait dans les planches du parquet, dans les murs, jusque dans la moelle de ses os. *Boum-houm. Boum-houm.*

— Est-ce que... est-ce que vous entendez ça ? parvint-il à articuler.

Sa voix sonnait comme si elle venait du fond d'un puits, étouffée par des couches de laine mouillée.

Elsbeth pencha la tête sur le côté, un mouvement saccadé, presque aviaire. Un sourire imperceptible étira ses lèvres fines, révélant des dents d'une blancheur de craie.

— Je n'entends que le silence, Julian. Le beau, le grand silence de la terre. Vous savez, les racines des arbres, dehors, elles crient parfois. Mais il faut savoir écouter avec le sang, pas avec les oreilles.

Julian voulut poser la tasse, mais ses muscles s'étaient liquéfiés. Le récipient glissa de ses doigts morts et s'écrasa sur le tapis persan. Le thé s'y répandit, une tache sombre qui s'étendait avec une rapidité de créature vivante, dévorant les motifs floraux du tissu. Il regarda la tache. Elle ressemblait à une bouche ouverte.

La chaleur dans son corps changea brusquement de nature. Le feu devint glace. Une marée de givre monta de ses chevilles, pétrifiant ses mollets, ses genoux, ses hanches. Il n'était plus qu'une statue de viande enfermée dans une armure de plomb. Le cottage commença à se déformer. Les angles de la pièce s'étiraient, les murs de grès semblaient respirer, se gonflant et se rétractant au rythme de ce battement de cœur

omniprésent.

À travers le brouillard qui envahissait sa vision, il vit Elspeth se lever. Elle paraissait immense, une ombre décharnée dominant son agonie. Elle s'approcha, son odeur de formol et de fleurs mortes l'étouffant plus sûrement qu'un linceul.

— Ne luttez pas, murmura-t-elle à son oreille. La résistance ne fait que gâcher la soie. Vous avez une texture si fine, Julian. Je n'ai pas eu de rubis aussi pur depuis si longtemps.

Elle sortit de sa poche une petite boîte en argent ciselé. À l'intérieur, des aiguilles de différentes tailles brillaient d'un éclat cruel. Elle en choisit une, longue et effilée, qu'elle fit rouler entre ses doigts avec une tendresse écoeürante.

Julian essaya de hurler. Dans sa gorge, l'air resta bloqué. Seul un sifflement pitoyable s'échappa de ses lèvres gercées. Il sentit une mouche, peut-être la même, se poser sur sa pupille ouverte. Il ne pouvait pas cligner des yeux. Il voyait les pattes de l'insecte, chaque poil, chaque segment, une horreur microscopique dansant sur son regard pétrifié. L'insecte ne s'envolait pas. Il savait qu'il n'y avait plus de danger.

Elsbeth se pencha davantage. Sa peau craquelée était si proche qu'il pouvait voir les minuscules veines bleues qui battaient sous ses tempes. Elle ne respirait presque pas.

— Le monde extérieur est si bruyant, n'est-ce pas ? Tout ce mouvement, toute cette agitation inutile. Ici, vous allez enfin devenir utile. Vous allez nourrir la beauté. Vous allez devenir une part de mon jardin. Une fleur qui ne fane jamais.

Elle approcha l'aiguille de la base de son cou. La pointe d'argent effleura la peau, un baiser de métal qui sembla aspirer le peu de volonté qu'il lui restait. Le tic-tac de l'horloge s'accéléra soudain, un galop frénétique, une panique de rouages avant le silence final.

— Chut... fit-elle en posant un doigt sur ses propres lèvres. Écoutez. C'est le son de votre importance qui s'efface.

La pointe s'enfonça. Julian ne ressentit pas de douleur, seulement une sensation de vide absolu, comme si on ouvrait une vanne au fond de son âme. Le liquide chaud dans ses veines s'échappait, remplacé par la froideur de la porcelaine, par la rigidité du bois, par l'immobilité de la pierre.

Il n'était plus Julian Thorne. Il n'était plus qu'une bordure. Un détail. Une nuance de rouge dans le crépuscule éternel de la vallée de Grès-Roux.

Elsbeth retira l'aiguille, l'observant avec une satisfaction chirurgicale. Une minuscule perle de sang, sombre comme une grenade mûre, perlait à la pointe. Elle la porta à ses lèvres et ferma les yeux, savourant l'infusion finale. Dehors, la brume se colla contre les vitres, une main blanche effaçant le monde, ne laissant subsister que le cottage et la femme qui brodait le silence avec des fils de vie volée.

Chapitre 3

La Symphonie des Dalles

La porcelaine de la tasse cliquetait contre les incisives de Julian, un tintement frénétique qui trahissait le spasme de ses doigts. Le thé était froid, recouvert d'une fine pellicule huileuse où flottait une aile de mouche morte, mais il continuait de porter le bord de la tasse à ses lèvres, cherchant une contenance dans le geste. Sous la semelle de ses bottes, le grès roux du dallage n'était plus immobile. Ce n'était pas un tremblement de terre, ni la vibration lointaine d'un orage. C'était une ondulation lente, un soulèvement de quelques millimètres, comme si la terre sous le cottage de Grès-Roux venait de prendre une inspiration profonde et laborieuse.

Elsbeth ne leva pas les yeux. Elle était penchée sur son tambour à broder, l'échine si courbe et si fine qu'on aurait pu compter chaque vertèbre sous la soie noire de son corsage. Ses mains, d'une pâleur de cire, maniaient une aiguille d'argent avec une dextérité qui confinait à l'obsession. Le fil qu'elle utilisait était d'un rouge si saturé, si visqueux d'apparence, qu'il semblait luire d'une lumière propre dans la pénombre du salon. À chaque fois qu'elle tirait le fil à travers la toile tendue, un bruit de succion mouillée se faisait entendre, un *shhh-lick* écœurant qui rappelait le bruit d'une botte s'extrayant d'une boue épaisse.

— Vous sentez cela, n'est-ce pas, Julian ? murmura-t-elle sans rompre la cadence de son point de croix.

Sa voix était un froissement de papier de soie dans une chambre de malade. Julian essaya de répondre, mais sa gorge semblait tapissée de poussière de laine. Il fixa le sol. Une fissure fine comme un cheveu serpentait entre deux dalles massives. De cette fente s'échappait un souffle tiède, une exhalaison fétide qui sentait le terreau fertile et

le fer, l'odeur métallique d'une plaie qu'on vient d'ouvrir.

— Le sol... bégaya-t-il enfin, la voix étranglée. Le sol bouge, Elspeth. Il y a... quelque chose en dessous.

Le tic nerveux qui agitait la paupière gauche de Julian s'accrut. Il posa la tasse sur la table de guéridon, mais l'objet continua de danser tout seul, se déplaçant par petits bonds saccadés vers le bord du plateau. Le bourdonnement qu'il ressentait maintenant dans ses chevilles montait le long de ses mollets, une fréquence basse qui faisait vibrer ses os, une mélodie sourde et organique.

Elsbeth s'arrêta. Elle inclina la tête, une mèche de cheveux gris s'échappant de son chignon serré pour venir caresser sa joue creuse. Elle parut écouter le silence du cottage, ou plutôt ce qui se cachait derrière. Le craquement des boiseries n'était plus une dilatation thermique ; c'était le bruit de côtes qui s'écartent.

— Elle respire, Julian. La maison est un poumon. Elle a besoin d'air, tout comme nous. Mais surtout, elle a besoin de poids pour ne pas s'envoler. Voyez-vous, le grès est une pierre poreuse. Elle boit. Elle se nourrit de ce que nous lui confions.

Elle pointa son aiguille vers le tapis usé qui recouvrait le centre de la pièce. Julian remarqua alors que les motifs floraux du tapis semblaient s'être déplacés depuis son arrivée. Les tiges de laine brune s'enroulaient plus étroitement autour des roses fanées. Sous le tissu, quelque chose d'oblong et de massif sembla se retourner, une masse paresseuse qui déplaça une dalle de plusieurs centimètres.

Un grincement de pierre contre pierre déchira l'atmosphère étouffante. Julian se leva brusquement, mais ses jambes étaient lourdes, comme si le sang dans ses veines avait été remplacé par de la mélasse. La vibration s'intensifiait, devenant un martèlement rythmique. *Boum-badoum. Boum-badoum.* Le cœur de la maison battait sous ses pieds, un cœur trop gros, trop lent, encombré de siècles de décomposition.

— Qu'est-ce que vous avez mis sous ces dalles ? demanda-t-il, les yeux fixés sur le fil rouge d'Elspeth.

Le fil... il n'était pas teint. Il était imprégné. Une gouttelette écarlate tomba de l'aiguille et s'écrasa sur le parquet, s'enfonçant immédiatement dans le bois comme si celui-ci était assoiffé. Elspeth tourna enfin son visage vers lui. Ses yeux, de grandes billes de verre sans reflets, semblaient absorber toute la lumière de la pièce.

— Des fondations, Julian. On ne bâtit rien de durable sur le vide. Il faut de la structure. Des os pour le cadre, de la peau pour l'étanchéité, et de la sève pour l'esprit. Écoutez... la symphonie commence.

Elle se remit à broder avec une fureur soudaine. Le **shhh-lick** du fil s'accéléra, devenant un déchirement continu. Julian recula d'un pas, mais le sol se déroba légèrement sous lui. Une dalle bascula, révélant non pas de la terre noire, mais une cavité tapissée de racines blanchâtres qui s'agitaient comme des doigts d'aveugle. L'odeur de formol et de lavande devint insoutenable, une chape de plomb sur ses poumons.

Il regarda ses propres mains. Elles tremblaient en synchronisation exacte avec les dalles. Le tic de sa paupière était devenu un battement furieux. Il comprit alors que la vibration ne venait pas seulement du sol. Elle venait de lui. La maison n'aspirait pas seulement l'air, elle harmonisait les fluides.

— Pourquoi ce rouge, Elspeth ? Pourquoi ce fil est-il si brillant ?

Elle rit, un son sec comme un craquement de brindille.

— Parce qu'il est encore chaud, mon cher. Le silence est une étoffe qui se tisse avec ce qu'il y a de plus précieux. Vous avez une très jolie nuance de carmin, Julian. Très...

vibrante. Elle fera des merveilles pour les pétales des pivoines que je compte ajouter à cette bordure.

Le martèlement sous les dalles devint un fracas. Le buffet en chêne se mit à vomir sa vaisselle, les assiettes s'écrasant au sol dans un vacarme de porcelaine brisée, mais le bruit fut immédiatement étouffé par le mugissement sourd de la terre. Julian voulut crier, mais son cri resta bloqué dans sa gorge, une masse de fibres sèches l'empêchant de respirer. Il tomba à genoux, les paumes à plat sur le grès brûlant.

Il sentit alors, à travers la pierre, le mouvement de quelque chose d'immense juste en dessous. Ce n'étaient pas des racines. C'étaient des membres. Des centaines de membres atrophiés, entrelacés, formant un tapis de chair pétrifiée qui soutenait le cottage. Les dalles n'étaient que les touches d'un piano macabre, et Elspeth, avec son aiguille, en était l'organiste.

— Chut... fit-elle en penchant la tête, une expression de ravissement extatique sur son visage de porcelaine. Écoutez le sol. Il vous appelle. Il a faim de votre immobilité.

Une nouvelle dalle se souleva, juste sous la main gauche de Julian. Il ne retira pas sa main. Il ne le pouvait plus. Il regarda avec une fascination horrifique une petite pousse vert pâle sortir de l'interstice entre deux pierres et venir s'enrouler délicatement autour de son poignet. La plante était munie de minuscules épines qui percèrent sa peau sans douleur, avec une précision chirurgicale.

Le fil rouge dans les mains d'Elspeth sembla tressaillir, s'allongeant, cherchant la direction de Julian. Elle tira une longue aiguillée, le mouvement de son bras dessinant une courbe parfaite dans l'air vicié.

— La maison ne respire pas seulement, Julian, murmura-t-elle en se levant avec une grâce de spectre. Elle digère. Et vous... vous allez infuser si doucement dans son architecture.

Elle s'approcha, le pas léger, ne faisant aucun bruit sur les dalles qui continuaient pourtant de hurler leur symphonie souterraine. Elle tenait le tambour à broder comme une offrande. Sur la toile, Julian vit son propre visage, déjà esquissé en fils rouges et noirs, les yeux vides, la bouche ouverte sur un silence éternel.

Le sol se souleva une dernière fois dans un spasme violent, projetant Julian à plat ventre. Le grès roux était tiède, presque moite. Il colla sa joue contre la pierre et, pour la première fois, il n'entendit plus le bruit de la maison. Il entendit le sien, s'éteindre peu à peu, absorbé par la porosité insatiable du cottage, tandis que l'aiguille d'Elspeth s'abaissait vers sa nuque, cherchant le point exact où le fil pourrait enfin devenir vie.

Chapitre 4

L'Éclat de l'Acier

La digitale géante trônait au centre de la véranda comme un totem de chair végétale, ses clochettes pourpres tachetées de noir évoquant des gorges ouvertes sur un cri muet. Une odeur de terreau saturé d'eau et de décomposition sucrée flottait dans l'air immobile, si épaisse qu'elle semblait coller aux parois des poumons de Julian. Il s'était agenouillé devant le pot de grès verni, une truelle à la main, avec l'intention dérisoire d'aider Elspeth à repoter la plante monstrueuse. Le silence du cottage était un poids physique, interrompu seulement par le *flic-floc* régulier d'une fuite d'eau invisible et le bruissement sec de la soie qu'Elspeth travaillait dans la pièce voisine.

En enfonçant l'outil dans l'humus noir et gras, Julian heurta quelque chose de dur. Un bruit métallique, mat. Il écarta la terre meuble avec ses doigts, ignorant la sensation de la tourbe s'insinuant sous ses ongles comme de la vieille peau. L'objet apparut d'abord comme une simple courbure d'un jaune terne. Il tira. La terre résista, comme si les racines de la digitale s'agrippaient à cette intrusion, des radicelles blanches et filamenteuses s'enroulant autour de l'objet comme des veines.

C'était une bague. Un anneau d'or massif, déformé, dont l'éclat était terni par un film de crasse huileuse. Julian l'essuya sur la manche de sa chemise, le cœur battant une chamade sourde dans sa gorge. À l'intérieur de l'anneau, une gravure subsistait, dévorée par les griffures du temps : *« M. à L. – Pour l'éternité »*.

Un frisson électrique remonta le long de sa colonne vertébrale. Il se souvint des cadres vides dans le couloir, des silhouettes découpées dans le papier noir qui ornaient le salon d'Elspeth. Il se souvint surtout du jeune homme – un certain Marc, ou était-ce Mathieu ? – qu'Elspeth avait mentionné avec une mélancolie de porcelaine

le premier soir, celui qui était « parti sans laisser d'adresse ».

Julian voulut se lever. Ses genoux, pressés contre les dalles froides, refusèrent d'obéir.

Une vague de plomb fondu sembla déferler dans ses cuisses. Il essaya de s'appuyer sur le rebord du pot, mais ses mains étaient devenues des masses de chair étrangères, lourdes et maladroites. Ses doigts, encore souillés de terre, tremblaient avec une lenteur de métronome détraqué. La bague lui échappa et retomba sur le carrelage avec un tintement qui résonna dans son crâne comme le glas d'une cathédrale.

— Vous avez trouvé quelque chose, Julian ?

La voix d'Elspeth était un fil de soie qu'on tire lentement sur une plaie ouverte. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, sa silhouette d'ombre découpée sur la lumière blafarde du couloir. Elle ne bougeait pas, son tambour à broder serré contre sa poitrine comme un bouclier de dentelle. Ses yeux, deux billes de verre sans tain, fixaient la bague au sol.

Julian tenta de répondre, mais sa langue était une éponge sèche et volumineuse qui obstruait sa bouche. Un goût de cuivre et d'amande amère envahit ses papilles. La salive se fit rare, visqueuse. Il comprit alors. L'infusion. Le thé à la saveur de sous-bois qu'elle lui servait depuis trois jours, avec cette insistance polie, presque maternelle.

— La digitale est une plante jalouse, reprit-elle en s'avancant. Elle n'aime pas qu'on déterre ses secrets. Elle s'en nourrit, vous voyez ? Le fer de l'or, le calcium des souvenirs... tout finit par devenir une sève magnifique.

Elle s'approcha avec une lenteur de prédatrice qui sait que sa proie n'a plus d'issue. Le froissement de sa jupe noire sur les dalles produisait un son de feuilles mortes

qu'on broie. Julian essaya de ramper, de s'éloigner de cette présence étouffante, mais ses bras cédèrent. Son menton heurta le sol avec un choc sourd, et il sentit l'odeur de la poussière et du vieux cirage. Ses yeux brûlaient. Il ne pouvait plus cligner des paupières.

Il voyait, à quelques centimètres de son visage, une mouche domestique se débattre dans une toile d'araignée tissée entre deux pieds de table. L'insecte vibrait frénétiquement, ses ailes produisant un bousonnement désespéré qui semblait s'amplifier, envahissant tout l'espace sonore de Julian. Puis, soudain, le silence revint, plus lourd qu'avant. La mouche s'était immobilisée.

Elsbeth s'accroupit à ses côtés. Il perçut l'odeur de la lavande fanée et du formol qui émanait de ses vêtements empesés. Elle ramassa la bague avec une délicatesse obscène. Ses doigts aux articulations saillantes caressèrent le métal avant de le glisser dans la poche de son tablier.

— Vous avez une très belle structure osseuse, Julian, murmura-t-elle. Le fil de soie s'y accrochera parfaitement. On ne se rend pas compte, mais la chair est si... encombrante. Elle cache l'essentiel.

Elle tendit la main et effleura la joue de Julian du bout de son index. Le contact était glacial, comme une lame de rasoir qu'on pose à plat sur la peau. Julian voulait hurler, supplier, mais ses cordes vocales étaient des cordes de violon détendues. Il ne put qu'émettre un sifflement humide, un souffle d'air vicié qui s'échappa de ses lèvres gercées.

La pièce commença à basculer. Le plafond de verre de la véranda semblait descendre vers lui, les carreaux encrassés de mousse devenant un linceul de verdure. Les clochettes de la digitale se mirent à osciller, bien qu'il n'y eût aucun courant d'air. Elles semblaient rire, un rire muet et floral qui se répercutait dans ses tempes.

Elsbeth sortit une aiguille de son corsage. Elle était longue, fine, d'un acier bleui qui accrochait la faible lueur du jour. Elle la fit tourner entre son pouce et son index avec une dextérité chirurgicale.

— Ne lutez pas, mon cher. La paralysie est une forme de paix. C'est le moment où l'on cesse d'être un tumulte pour devenir une œuvre. Vous allez infuser, tout doucement, jusqu'à ce que votre essence soit aussi pure que ce grès roux qui nous entoure.

Elle posa sa main libre sur la nuque de Julian, une pression ferme, presque tendre, qui le maintint contre la pierre tiède. La pointe de l'aiguille effleura le premier vertèbre, cherchant la faille, le passage. Julian sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa tempe, une perle de terreur liquide qui fut immédiatement bue par la porosité insatiable du sol.

Le cottage sembla pousser un long soupir de satisfaction. Les dalles sous son ventre semblaient vibrer, un battement de cœur souterrain, lent et affamé, qui s'accordait à celui, faiblissant, de l'homme étendu. Julian ferma les yeux, mais l'obscurité était pire : il y voyait déjà les fils rouges et noirs s'entrecroiser derrière ses paupières, dessinant le motif de sa propre fin, point par point, dans le silence de la soie.

Chapitre 5

Le Sommeil du Poète

Le papier buvait l'encre comme une plaie ouverte aspire la poussière. Julian fixait la pointe de sa plume, une griffe d'acier qui tremblait imperceptiblement au-dessus de la page jaunie. Une goutte noire s'en détacha, lourde, visqueuse, s'écrasant dans un bruit sourd qui parut tonner dans le silence sépulcral de la chambre. La tache s'étendait, une amibe sombre dévorant les fibres du vélin, et Julian crut y voir le contour d'un visage grimaçant avant qu'elle ne redevienne une simple souillure.

Ses doigts étaient de plomb. Chaque articulation semblait avoir été injectée de cire froide. Il tenta d'articuler une pensée, de capturer le vers qui dansait aux confins de son esprit, mais les mots s'effilochaient comme de la vieille dentelle. Son cerveau n'était plus qu'une ruche vide où ne résonnait que le bourdonnement d'une mouche contre le carreau, un son sec, erratique, le battement d'ailes désespéré d'une agonie sans fin. La mouche finit par retomber sur le rebord de bois vermoulu, les pattes agitées d'un dernier spasme avant de se figer dans une immobilité de verre.

L'odeur de la chambre était devenue une entité physique. Une nappe de lavande rance mêlée à la senteur âcre du thé de belladone qui infusait en permanence sur la table de nuit, libérant une vapeur tiède qui collait aux parois de sa gorge. Julian sentit un haut-le-cœur monter, un reflux amer qu'il ravala avec peine, ses muscles œsophagiens refusant d'obéir avec la fluidité habituelle.

Un froissement de soie, si ténu qu'il aurait pu être le passage d'un courant d'air, fit tressaillir la flamme de la bougie. Elspeth était là. Elle ne marchait pas ; elle glissait, une ombre découpée dans la pénombre, ses jupons noirs ne produisant aucun frottement contre les dalles. Elle s'arrêta juste derrière lui. Il ne l'entendit pas respirer,

mais il sentit le froid qui émanait d'elle, une onde de givre qui lui pétrifia la nuque.

— Vous vous épuisez, Julian. Cette agitation est un poison pour votre sang.

Sa voix était un murmure soyeux, une caresse qui laissait sur la peau une sensation de brûlure glacée. Elle posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient longs, d'une pâleur de craie, les extrémités rougies par les piqûres d'aiguille. Elle pressa doucement, mais Julian eut l'impression que deux étaux de fer se refermaient sur ses clavicules.

— Je... je dois écrire, balbutia-t-il. Sa langue était une masse de cuir sec, trop grosse pour sa bouche. Je perds le fil... le motif s'efface.

— Le motif ne s'efface pas, mon cher. Il se simplifie. Vous cherchez à retenir ce qui doit s'envoler. La poésie est une fièvre, et je ne peux tolérer que la température de mon cottage s'élève par votre faute.

Elle se pencha par-dessus son épaule. Julian vit ses yeux, deux billes de verre poli où ne se reflétait aucune lueur humaine. Elle fixa la tache d'encre sur le papier avec une fascination de prédatrice. D'un geste d'une précision chirurgicale, elle saisit la plume entre le pouce et l'index. Julian voulut résister, mais son bras ne répondit pas. Ses muscles n'étaient plus que des cordes lâches, incapables de transmettre la moindre volonté.

— Regardez vos mains, Julian. Elles tremblent comme des feuilles mortes. C'est le signe que l'esprit lutte contre la paix que j'essaie de vous offrir.

Elle retira la plume de ses doigts inertes. Le métal émit un petit crissement contre sa peau, un bruit de scalpel. Puis, elle s'empara de l'encrier de cristal. Elle le referma avec un clic définitif qui résonna dans le crâne de Julian comme un coup de marteau.

— Plus de noir sur le blanc, décréta-t-elle. Plus de contrastes. Votre convalescence exige un gris parfait, un silence qui ne souffre aucune rature.

— Elspeth, je vous en prie... l'air... j'étouffe...

— C'est l'illusion du monde extérieur qui vous manque, pas l'air. Ici, tout est pur. Tout est immobile.

Elle passa une main sur son front. Sa paume était d'une sécheresse de parchemin, mais elle laissa derrière elle une trace d'humidité huileuse. Julian sentit ses paupières s'alourdir, une pression invisible pesant sur ses globes oculaires. Le décor de la chambre commença à onduler. Les motifs de la tapisserie, des ronces entrelacées, semblèrent se détacher du mur pour ramper vers lui, leurs épines de laine cherchant les pores de sa peau.

Elsbeth s'éloigna vers le secrétaire. Elle y déposa la plume et l'encrier, puis sortit une petite clé d'argent de sa poche de tablier. Elle verrouilla le compartiment. Le son de la serrure fut une sentence de mort.

— Dormez, Julian. Ne soyez plus cet homme qui cherche à laisser une trace. Soyez la soie qui reçoit la teinture sans poser de questions. Soyez le grès qui endure le temps sans s'effriter.

Elle revint vers lui, portant la tasse de porcelaine fine. Le liquide à l'intérieur était d'un brun sombre, presque noir, avec une pellicule irisée à la surface qui rappelait les taches d'huile sur une mare stagnante. Elle approcha le bord de la tasse de ses lèvres. L'odeur de la belladone frappa ses sinus, une puanteur de terre mouillée et de fleurs putréfiées.

Julian voulut détourner la tête, mais son cou était devenu une colonne de pierre. Elle inclina la tasse. Le liquide était tiède, sirupeux, tapissant sa langue d'une amertume

métallique qui lui fit monter les larmes aux yeux. Une goutte coula au coin de sa bouche, traçant un sillon sombre sur son menton. Elspeth l'essuya d'un geste brusque avec son pouce, appuyant sur sa gencive jusqu'à ce qu'il sente le goût du sang se mêler à celui de l'infusion.

— Voilà. Tout doucement. Laissez le tumulte s'éteindre.

Elle le souleva de sa chaise. Il ne pesait plus rien, un sac d'os et de souvenirs délavés. Elle le guida vers le lit, le déposant sur les draps d'un blanc aveuglant qui semblaient l'aspirer. Tandis qu'elle rabattait la couverture sur sa poitrine, Julian vit, sur le guéridon, sa dernière page d'écriture. L'encre n'était pas encore sèche, mais les mots semblaient déjà s'enfoncer dans le papier, s'effaçant sous l'effet d'une buée invisible qui émanait du sol.

Le cottage commença à respirer avec lui. Un râle lent, un grincement de charpente qui imitait le rythme de ses poumons. Sous le plancher, il crut entendre le mouvement des racines, ce réseau de bouches affamées qui attendaient que sa substance soit assez fluide pour être bue.

Elsbeth se tenait au pied du lit, les mains croisées sur son ventre, sa silhouette se fondant dans les ombres grandissantes. Elle ne clignait pas des yeux. Elle attendait.

— Le poète est mort, murmura-t-elle, alors que les contours de la pièce se dissolvaient dans une brume violacée. Longue vie à l'œuvre.

Julian voulut crier qu'il était encore là, qu'il sentait encore le battement de son cœur, mais le son resta prisonnier de sa gorge, étouffé par une nappe de coton invisible. Ses yeux se fermèrent, non par fatigue, mais parce que la lumière elle-même était devenue un fardeau insupportable. Dans l'obscurité de son crâne, il vit Elspeth commencer à broder, son aiguille d'argent perçant sa propre chair, tirant un fil rouge infini qui reliait son agonie au silence éternel de la vallée.

Chapitre 6

L'Herbier des Agonies

Le craquement du parquet sous les pas d'Elspeth résonnait dans le crâne de Julian comme le fracas d'un os qui se brise, un bruit sec, définitif, qui ponctuait le rythme de sa propre agonie. Elle ne le portait pas, elle le guidait, ses doigts d'araignée enserrant son bras avec une force qui semblait drainer la moindre chaleur de ses muscles. La porte du cottage grinça, un gémissement de métal rouillé qui s'étira longuement, et l'air extérieur s'engouffra dans ses narines. Ce n'était pas la fraîcheur de la vallée qu'il huma, mais une vapeur lourde, saturée d'une humidité sucrée et fétide, comme le souffle d'un grand fauve qui se serait nourri exclusivement de fleurs en décomposition.

Le jardin d'Elspeth ne ressemblait à aucun autre. Sous la canopée de mousses ancestrales qui étouffaient la lumière du jour, les sentiers de gravier blanc semblaient faits de fragments de dents broyées. Julian sentit ses genoux fléchir, mais la poigne de la vieille femme se resserra, les ongles s'enfonçant dans le pli de son coude, là où la peau était la plus fine.

— Respirez, Julian, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de soie contre du papier de verre. La terre a faim de votre attention. Ne la décevez pas.

Il baissa les yeux. Le long du sentier, des fleurs aux formes obscènes se tordaient dans l'ombre. Leurs pétales n'avaient pas de couleurs naturelles ; ils arboraient les teintes violacées d'un hématome frais, le jaune safran d'une plaie infectée, ou le noir luisant d'un sang qui a trop longtemps stagné dans une veine. Une rangée de corolles charnues, semblables à des lèvres tuméfiées, s'ouvrait lentement au passage de leur ombre, laissant échapper un pollen épais qui collait aux cils de Julian, lui brûlant les

yeux. Il tenta de lever une main pour s'essuyer, mais son bras pesait une tonne, une masse de plomb inerte qui pendait lamentablement le long de son flanc.

Une odeur de formol et de lavande rance montait des parterres. Elspeth s'arrêta devant un buisson de belladone dont les baies luisaient comme des yeux de rongeurs. Elle tendit une main libre et caressa une feuille avec une tendresse qui fit monter une bile amère dans la gorge de Julian.

— Celle-ci est ma préférée, dit-elle en désignant une plante dont les tiges étaient couvertes d'un duvet grisâtre rappelant de la moisissure de cadavre. Je l'appelle la "Veuve de Grès". Elle ne fleurit que lorsqu'on l'abreuve de ce qui reste au fond de la tasse. Elle aime l'amertume. Elle s'en nourrit pour durcir ses épines.

Julian fixa le sol. À l'endroit précis où Elspeth avait vidé le trop-plein de ses infusions matinales, la terre ne se contentait pas d'être humide. Elle palpait. Sous la couche de paillis noir, un mouvement lent et régulier soulevait le limon. *Thump. Thump. Thump.* Ce n'était pas le battement d'un cœur, mais une aspiration, une succion rythmique. La boue semblait se gonfler pour venir lécher le bord des tiges, une bouche invisible et immense qui attendait que la gravité lui apporte son dû.

Une goutte de sueur froide coula le long de la colonne vertébrale de Julian, traçant un chemin de glace sur sa peau moite. Il remarqua alors un détail qui lui arracha un gémissement étouffé, un son de gorge qui ne parvint pas à franchir ses lèvres gercées : au pied d'un lys d'un blanc crayeux, une mèche de cheveux blonds, encore attachée à un lambeau de cuir chevelu desséché, émergeait du terreau comme une racine qui aurait poussé à l'envers.

— Regardez de plus près, mon cher, insista Elspeth en penchant la tête. Voyez comment les nervures des feuilles imitent les capillaires. C'est une symbiose parfaite. Rien ne se perd ici. Votre fatigue, Julian, votre lassitude... elle est le terreau de demain.

Elle le tira plus loin, vers le centre du jardin, là où un puits de pierre rousse s'élevait comme un autel. Autour de l'édifice, les plantes devenaient plus denses, plus agressives. Des lianes épineuses s'enroulaient autour des chevilles de Julian, leurs crochets de bois s'accrochant au tissu de son pantalon, cherchant la chair. Chaque mouvement qu'il faisait pour se dégager ne faisait qu'enfoncer les pointes plus profondément. Il sentit une piqûre nette sur son mollet, suivie d'une chaleur diffuse, une anesthésie qui remontait le long de sa jambe, lui volant la sensation de ses propres pieds.

— La terre est chaude, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, ses yeux de verre brillant d'une lueur fiévreuse. C'est la fermentation. La vie qui se transforme en repos.

Elle s'arrêta devant une dépression dans le sol, un trou fraîchement creusé dont les parois suintaient une sève roussâtre. À côté, un seau de bois contenait les restes des décoctions de la veille : un liquide visqueux, parsemé de grumeaux sombres et de fibres qui ressemblaient étrangement à des lambeaux de soie rouge. Elspeth saisit le seau et, d'un geste d'une grâce atroce, en déversa le contenu dans la fosse.

Au contact du liquide, le fond du trou s'agita. Des racines blanches, aussi fines que des fils de broderie, jaillirent de la terre pour s'emparer des débris, les enveloppant dans un cocon de filaments frémissants. Julian vit une de ces racines se tendre vers ses propres chaussures, une petite sonde pâle et aveugle qui tâtonnait le cuir à la recherche d'une faille, d'un pore, d'un accès à la chaleur de son sang.

Ses dents commencèrent à claquer, un staccato incontrôlable qui résonnait dans le silence étouffant du jardin. Il voulait s'enfuir, courir jusqu'à ce que ses poumons éclatent, mais son corps n'était plus qu'une prison de viande flasque. Ses yeux se fixèrent sur les mains d'Elspeth. Elle avait sorti de sa poche une petite aiguille d'argent, qu'elle faisait rouler entre son pouce et son index avec une dextérité de prestidigitateur.

— Vous tremblez, Julian. C'est le froid de la volonté qui s'en va. Laissez-le partir. Le jardin s'occupera du reste.

Elle s'approcha de lui, si près qu'il put sentir l'odeur de la terre humide émanant de ses vêtements. Elle leva l'aiguille à la hauteur de son visage. À la pointe de l'argent, une goutte minuscule d'un liquide noir perla, brillant comme une perle de jais.

— Une dernière petite infusion pour la route, murmura-t-elle. Pour que vos racines soient fortes.

Elle ne piqua pas sa peau tout de suite. Elle passa la pointe de l'aiguille le long de sa joue, traçant une ligne invisible qui brûlait comme de l'acide. Julian sentit une larme rouler sur son visage, mais elle ne tomba pas au sol. Une feuille large et duveteuse, qui s'était étirée depuis le parterre voisin, vint la recueillir avec une précision chirurgicale, l'absorbant instantanément.

Le sol sous ses pieds fit un mouvement brusque, une secousse qui le fit basculer en avant. Elspeth ne le retint pas. Elle le laissa tomber à genoux dans la boue tiède. L'odeur de la terre était désormais partout, remplissant sa bouche, ses oreilles, ses pores. Il sentit les racines blanches s'enrouler autour de ses poignets, non pas pour le lier, mais pour l'inviter.

— Écoutez-les, Julian, dit Elspeth en se penchant sur lui, sa silhouette masquant le peu de ciel qui restait. Elles vous appellent par votre nom de naissance. Elles savent déjà quel goût aura votre poésie une fois distillée.

Il essaya de crier, mais sa langue était devenue une limace morte dans sa bouche. Il ne put que regarder, avec une fascination horrifiée, la terre se refermer lentement sur ses genoux, tandis que les fleurs aux teintes d'hématomes se penchaient vers lui, impatientes de boire le premier soupir de sa fin. Une mouche grasse, aux reflets

métalliques, vint se poser sur son œil ouvert, et il ne put même pas ciller pour la chasser. Elle commença à se nourrir de son humidité, tandis qu'Elspeth, immobile comme une statue de porcelaine, reprenait son point de croix dans le vide, cousant l'air avec un fil de soie rouge qui semblait sortir directement de l'ombre portée par le corps de Julian.

Chapitre 7

Le Fil de Sang

La patte de la mouche, d'une finesse de cheveu de veuve, s'enfonça dans la pellicule humide du globe oculaire de Julian. Il ne sentit pas de douleur, seulement une pression obscène, une succion minuscule qui rythmait les battements de son cœur trop lent. L'insecte fit pivoter son abdomen métallique, ses ailes vrombissant contre les cils pétrifiés de Julian avec le bruit d'un rasoir sur une pierre à aiguiser. Il voulait hurler, mais sa gorge n'était plus qu'un conduit de terre battue, obstrué par le silence visqueux de la belladone. À quelques centimètres de son visage, la terre du jardin respirait. Elle dégageait une odeur de caveau et de fruits blets, un parfum de décomposition sucrée qui lui collait aux narines comme une seconde peau.

Elsbeth s'éloigna de lui d'un pas glissant, ses jupes de dentelle noire ne froissant même pas les feuilles mortes. Elle se dirigea vers le centre de la serre, là où trônait une excroissance végétale dont les tiges, épaisses comme des avant-bras d'enfants, s'enroulaient autour d'un treillis d'os blanchis. La plante ne ressemblait à rien de connu ; ses feuilles étaient d'un vert si sombre qu'elles paraissaient noires, veinées de filaments d'un violet pulsant. Julian, dont la vision commençait à se fragmenter en une mosaïque de terreur, vit Elspeth sortir de sa poche une lancette d'argent, l'outil brillant d'un éclat froid sous la lune de soufre.

Elle s'approcha de la tige principale, là où une boursoflure charnue, semblable à une gorge exposée, battait faiblement. Quand l'acier fendit la membrane, un son s'échappa de la plante. Ce n'était pas le craquement du bois, mais un gémissement humide, un râle de gorge tranchée qui fit vibrer les tympanes de Julian jusqu'à la nausée. Une goutte épaisse, d'un rouge si profond qu'il en devenait noir, perla à la commissure de l'entaille. La sève rubis ne coula pas ; elle s'étira, visqueuse, cherchant

le contact de la peau de la vieille femme.

« Chut, ma mignonne, murmura Elspeth, sa voix n'étant qu'un souffle de soie déchirée. La douleur est le berceau de la permanence. Sans ce petit cri, ton éclat ne serait qu'une illusion. »

Elle recueillit le liquide dans un dé à coudre en porcelaine, ses doigts agiles ne tremblant pas malgré la plainte insistante de la créature végétale. L'odeur de fer et de musc envahit soudainement l'espace, étouffant les effluves de lavande. C'était l'odeur d'un abattoir propre, d'une boucherie de luxe. Julian sentit une larme brûlante couler le long de sa joue, mais elle fut immédiatement bue par la terre qui enserrait son cou. Il était devenu une extension de ce jardin, une racine parmi les racines, condamné à assister à la récolte de sa propre fin.

Elsbeth se retourna vers lui, tenant entre ses doigts un fil de soie qu'elle trempa avec une lenteur rituelle dans le dé à coudre. Le fil blanc but la sève rouge par capillarité, se gorgeant de la substance jusqu'à devenir un tendon écarlate, vibrant de vie. Elle s'approcha de Julian, son visage de porcelaine craquelée se penchant sur lui. Il put voir les pores de sa peau, d'une blancheur de craie, et le tic nerveux qui agitait le coin de sa paupière gauche, un battement d'aile de phalène sous la chair fine.

« Regardez, Julian. Voyez comme elle est avide. » Elle tendit le fil devant ses yeux. Le fil ne pendait pas mollement ; il se tortillait légèrement, cherchant la chaleur de son souffle. « La beauté est une exigence organique. On ne peut pas feindre la profondeur d'un rouge si l'on n'a pas d'abord extrait le cri qui l'accompagne. Vos poèmes étaient si secs, si... désincarnés. Je vais leur offrir la chair qu'ils méritent. »

Elle reprit son tambour à broder, l'instrument de bois serrant une toile déjà ornée de motifs grotesques : des visages figés dans une extase de supplice, des mains cherchant à s'extirper de la trame. L'aiguille, fine comme une épine de rose, s'enfonça dans le tissu avec un bruit sec, un *pop* qui résonna dans le crâne de Julian comme

un coup de feu. À chaque point, la plante au centre de la serre tressaillait. À chaque passage du fil de sang, Julian ressentait une piqûre électrique à la base de sa colonne vertébrale, comme si Elspeth cousait directement ses nerfs sur la toile de lin.

La mouche sur son œil s'envola brusquement, laissant derrière elle une traînée de salive irritante. Julian tenta de fermer la paupière, mais un filament de la plante, une vrille fine comme un cil, s'était glissé entre ses tissus, le maintenant grand ouvert. Il était le spectateur absolu. Elspeth fredonnait maintenant une mélodie sans âge, un bourdonnement monotone qui s'accordait au rythme de la sève qui gouttait au sol. *Ploc. Ploc. Ploc.* Le son était si régulier qu'il devenait une torture, chaque goutte martelant la conscience de Julian.

« Le secret, Julian, c'est le sacrifice. On ne crée rien à partir du vide. On transforme. On infuse. » Elle tira sur le fil avec une brusquerie soudaine, et Julian sentit un arrachement dans sa propre poitrine, une sensation de fibres musculaires qui se déchirent. « Voyez cette teinte... C'est votre mélancolie, distillée. C'est le goût de vos regrets que je fixe ici, pour l'éternité. »

Elle s'arrêta, l'aiguille suspendue en l'air, une goutte de sève rubis perlant à sa pointe. Elle fixa Julian avec une intensité qui semblait lui dévorer l'âme. Son regard n'était pas haineux ; il était d'une curiosité scientifique, d'une tendresse de taxidermiste. Elle se pencha davantage, si près qu'il put sentir le froid surnaturel qui émanait d'elle. Elle passa la pointe de l'aiguille sur la lèvre inférieure de Julian, traçant une ligne de feu liquide.

« Vous sentez ce lien ? C'est la symbiose. Bientôt, vous ne saurez plus si vous êtes l'homme qui regarde ou le fil qui est cousu. Et c'est là, seulement là, que vous serez magnifique. »

Le jardin sembla se resserrer autour d'eux. Les ombres des fougères s'étirèrent comme des doigts griffus sur les parois de verre de la serre. Le gémissement de la plante

s'intensifia, devenant un chant polyphonique, une chorale de souffrances étouffées sous la terre. Julian sentit ses membres devenir lourds, non plus de paralysie, mais de bois. Ses doigts, enfouis dans le terreau, commençaient à se diviser, à chercher l'humidité plus profondément, à s'écarter pour laisser place à la croissance de quelque chose de nouveau, de terrible.

Elsbeth reprit sa couture, sa main volant au-dessus de la toile avec une rapidité de prédatrice. Le bruit de l'aiguille devint un staccato frénétique. *Pop. Pop. Pop. Pop.* La panique, enfin, déferla sur Julian, une vague de froid qui fit tressaillir ses muscles atrophiés. Il essaya de se débattre, de briser la gangue de terre qui le dévorait, mais chaque mouvement ne faisait qu'enfoncer davantage les épines de la plante dans sa chair. Il vit la sève rubis couler plus vite du flanc de la plante, répondant à son agitation, s'écoulant dans le dé à coudre d'Elsbeth qui riait doucement, un son de verre brisé dans un sac de velours.

Le monde se réduisit à cette aiguille, à ce fil rouge qui entrait et sortait de la réalité, liant sa vie à l'œuvre de la vieille femme. La lumière de la lune devint d'un vert maladif à travers le feuillage. Julian sentit une dernière pression sur son œil. Une autre mouche, ou peut-être la même, revint se poser, plus hardie. Elle commença à explorer la plaie que l'aiguille d'Elsbeth avait tracée sur sa lèvre. Il ne pouvait plus bouger. Il ne pouvait plus ciller. Il n'était plus qu'une source. Une couleur. Un pigment vivant dans le sanctuaire de grès roux. Elspeth tira le fil une dernière fois, fermant un nœud invisible au creux de sa gorge, et le silence, enfin, devint total, un linceul de soie rouge sur son dernier cri muet.

Chapitre 8

Paralysie de Soie

Le dossier du fauteuil n'était plus un appui, c'était une mâchoire. Le velours vert bouteille, râpé par les décennies, semblait avoir développé des milliers de minuscules crochets qui s'agrippaient à la trame de sa veste, à la peau de sa nuque, à la moindre fibre de son existence. Julian voulait hurler, mais sa gorge n'était plus qu'un conduit de craie sèche. Ses cordes vocales, gorgées de cette infusion à la saveur de terre mouillée et de fer, refusaient de vibrer. Le silence de la pièce était un poids physique, une cloche de verre posée sur lui, n'autorisant que le passage de la lumière de lune, ce vert maladif qui filtrait à travers les vitres encrassées et les feuilles grasses des plantes grimpantes.

La mouche revint. Elle n'était pas seule. Un vrombissement gras, presque métallique, lui chatouilla l'oreille interne. Il sentit les pattes velues se poser sur le bord de son orbite. L'insecte explora la surface humide de son œil ouvert, là où les larmes ne parvenaient plus à perler. Il ne pouvait pas ciller. Ses paupières étaient des rideaux de plomb scellés au sol. La mouche s'attarda sur la pupille dilatée, une perle d'obsidienne fixe, avant de glisser vers la plaie encore fraîche sur sa lèvre, là où l'aiguille d'Elspeth avait laissé son empreinte. Julian sentit la trompe de l'insecte pomper doucement le résidu de sève rubis. Il était un festin immobile.

Elspeth se leva. Le craquement de ses articulations résonna comme des brindilles sèches que l'on brise sous un linceul. Elle ne se pressait pas. Pour elle, le temps n'avait plus la fluidité du sable, mais la viscosité du goudron. Elle lissa son tablier de dentelle noire, ses doigts longs et noueux s'attardant sur les taches sombres qui maculaient le tissu. Elle s'approcha de lui, et l'odeur de lavande fanée se mêla à un effluve plus âcre, celui des fleurs de serre qui pourrissent dans une eau croupie.

— Tu es si calme, Julian, murmura-t-elle. Sa voix était un froissement de papier de soie dans une chambre funéraire. C'est la plus belle des politesses. Le monde est si bruyant, n'est-ce pas ? Tout ce vacarme pour rien. Ici, nous allons fixer les choses. Nous allons les rendre éternelles.

Elle sortit de sa poche un ruban de soie d'un blanc d'os, jauni par endroits, enroulé avec une précision maniaque autour d'un fuseau d'ivoire. Julian vit ses mains. Elles étaient parcourues de veines bleutées qui semblaient vouloir s'échapper de la peau translucide, comme des vers piégés sous une fine couche de glace. Elle déroula le ruban. Le son du tissu glissant sur lui-même était un sifflement de serpent.

Elle commença par son cou.

Julian sentit le contact froid de la soie contre sa trachée. Elle ne serrait pas encore, mais la caresse était pire qu'une strangulation. Le ruban fit le tour, effleurant la pomme d'Adam qui ne pouvait plus déglutir. Elspeth pencha la tête, ses yeux de verre soufflé scrutant chaque millimètre de sa peau. Elle sortit une petite épingle d'argent de son corsage et marqua un point sur le ruban.

— Quarante-deux, souffla-t-elle. Une mesure noble. Idéale pour le maintien.

Elle se déplaça derrière lui. Julian sentit son souffle fétide contre son oreille, une chaleur humide qui contrastait avec la rigidité de son propre corps. Elle fit passer le ruban sur ses épaules. Il entendit le tissu accrocher les fibres de sa chemise. Ses mains passèrent sous ses aisselles, des doigts de glace qui semblaient compter ses côtes une à une. Julian essaya de contracter ses muscles, de renverser le fauteuil, de mourir tout de suite s'il le fallait, mais ses membres n'étaient plus les siens. Ils appartenaient au mobilier. Il était devenu une extension du bois et du velours.

Le ruban descendit le long de son torse. Elspeth murmurait des chiffres, une litanie

mathématique qui transformait son humanité en un patron de couture.

— La poitrine doit être large, dit-elle pour elle-même, ses doigts pressant fermement le ruban contre ses pectoraux. Pour que les racines aient de la place. Elles aiment l'espace, Julian. Elles détestent se sentir à l'étroit quand elles commencent à s'entrelacer avec les os.

Elle s'agenouilla devant lui. Le froissement de ses jupes ressemblait au bruit de feuilles mortes balayées par le vent sur une pierre tombale. Elle prit son poignet droit. Sa main était une serre. Elle entourait l'articulation avec la soie. Julian vit, avec une clarté terrifiante, une goutte de sueur perler sur son propre front et couler lentement, très lentement, vers son sourcil. Elle mit une éternité à franchir la distance. Il aurait voulu que cette goutte soit un torrent, qu'elle l'emporte loin de ce salon, loin de cette femme qui le découpait déjà mentalement en sections.

— Le poignet est délicat, observa Elspeth. C'est là que la soie doit être la plus fine. Pour ne pas briser la ligne du bras quand il sera tendu vers la lumière.

Elle marqua à nouveau le ruban. Julian remarqua que l'épingle d'argent n'était pas propre. Elle portait des traces de fibres sèches, des lambeaux de chair séchée, peut-être, ou de vieux fils de soie.

Soudain, le rythme changea. Elspeth se releva d'un bond, une vivacité de prédatrice qui rompit la torpeur de la scène. Elle fit le tour du fauteuil en courant presque, le ruban flottant derrière elle comme une traînée de fumée. Elle s'arrêta brusquement devant son visage, si près qu'il pouvait voir les minuscules fissures dans ses lèvres peintes.

— Et le visage, Julian ? Comment mesurer le silence d'un visage ?

Elle passa le ruban de soie horizontalement sur ses yeux. L'obscurité soudaine fut un

soulagement, vite balayé par la terreur. Le tissu écrasait la mouche contre sa joue. Il sentit l'insecte se débattre une fraction de seconde, un frémissement de pattes contre sa pomme d'accent, avant que la pression du ruban ne l'écrase. Un petit craquement humide. Une tache de liquide organique se répandit sur la soie, juste sous son œil gauche. Elspeth ne parut pas s'en soucier. Elle fit le tour de son crâne, serrant le ruban avec une force surprenante. Sa tête fut basculée en arrière contre le dossier.

— Onze pouces de l'oreille au menton, chanta-t-elle presque. Une géométrie parfaite. Tu seras mon plus beau chef-d'œuvre, Julian. Les autres... les autres étaient trop fragiles. Trop pressés de s'en aller. Mais toi, tu as la patience du grès.

Elle retira le ruban de ses yeux. La lumière de la lune semblait avoir forci, devenant d'un blanc électrique. Julian vit qu'elle tenait maintenant une paire de ciseaux de tailleur, de longues lames d'acier noirci qui ne reflétaient rien. Elle ne coupa pas le ruban. Elle coupa l'air, juste devant son nez, un "clac" sec qui résonna dans ses sinus comme un coup de feu.

Il sentit alors une vibration sous ses pieds. Ce n'était pas le sol. C'était quelque chose qui bougeait sous les dalles de pierre, une croissance lente, une poussée sourde. Les racines. Il imaginait les vrilles blanches et aveugles, nourries par les "précédents", s'étirant vers la chaleur de son sang encore tiède, guidées par les mesures précises qu'Elspeth venait de prendre.

Elle se pencha à nouveau, ses mains saisissant les accoudoirs du fauteuil, l'emprisonnant dans le cercle de ses bras. Son odeur de formol devint étouffante, lui brûlant les poumons.

— Ne t'inquiète pas pour la coupe, Julian, murmura-t-elle à quelques centimètres de sa bouche. La soie ne pardonne aucune erreur. Je vais t'ajuster si étroitement que tu oublieras où finit ta peau et où commence mon œuvre. Tu ne feras plus qu'un avec le cottage. Tu seras la structure. Tu seras le pigment.

Elle prit le bout du ruban et, avec une dextérité de magicienne, commença à le nouer autour de son doigt engourdi. Le nœud était serré, coupant la circulation. Le bout du doigt devint violacé, puis sombre. Julian sentit une douleur lointaine, un écho de souffrance qui semblait venir d'un autre monde. C'était le premier signe que son corps existait encore, mais c'était une agonie inutile.

Elsbeth se recula, admirant le ruban qui pendait de sa main comme une laisse. Elle commença à fredonner une mélodie sans âge, un air de berceuse qui avait le goût de la cendre. Elle ramassa son panier à couture et, d'un geste d'une élégance atroce, commença à enfiler une aiguille avec un fil d'un rouge si profond qu'il paraissait noir dans l'ombre.

Julian regarda l'aiguille. Elle brillait. Elle attendait. La mouche écrasée sur sa joue commença à sécher, une tache rigide qui lui tirait la peau. Il comprit alors que le ruban n'était pas pour un vêtement. Ce n'était pas pour un linceul non plus. C'était le guide. Elle allait coudre la soie directement dans ses muscles, suivant les lignes qu'elle avait marquées, l'ancrant à jamais dans ce fauteuil, dans cette pièce, dans cette vallée oubliée de Dieu.

Le silence revint, plus dense qu'avant. Elspeth fit un premier pas vers lui, l'aiguille levée, le fil rouge traînant derrière elle comme une veine arrachée. Elle souriait, et pour la première fois, Julian vit qu'elle n'avait pas de dents, seulement des gencives noires et lisses, prêtes à absorber son dernier souffle.

L'aiguille descendit vers son épaule. Le métal toucha le tissu de sa veste. Julian ferma les yeux de l'esprit, car ceux de chair ne le pouvaient plus, et attendit que la soie commence à faire partie de lui.

Chapitre 9

Les Racines Affamées

La pointe ne piqua pas ; elle glissa, un baiser de glace s'enfonçant dans le derme avec la docilité d'un ongle dans une pêche trop mûre. Julian ne cria pas. Sa gorge n'était plus qu'un conduit tapissé de velours humide, un boyau étroit où l'air se battait contre une mélasse invisible. Le fil de soie rouge suivit l'acier, s'insinuant sous la peau de son épaule avec un bruissement de parchemin froissé. À chaque centimètre de fibre qui disparaissait dans son muscle, il sentait une traction étrange, une amarre qui se tendait non part vers le haut, mais vers le sol, vers les interstices sombres entre les dalles de grès roux.

L'odeur changea brusquement. Ce n'était plus la lavande rance qui émanait des dentelles d'Elspeth, mais un effluve de terre noire retournée après l'orage, une vapeur de racines écrasées et de sève fermentée qui lui envahit les sinus. Julian aspira une bouffée de cet air épais. Ses poumons, qu'il croyait en train de se flétrir comme des fruits gâtés, tressaillirent. Le râle qui s'échappait de ses bronches — ce sifflement de soufflet percé — semblait exciter les pétunias sombres disposés sur le guéridon. Les corolles se tournèrent vers lui, imperceptiblement, dans un mouvement de couleuvre, comme des tournesols avides d'un soleil noir.

Elspeth fit ressortir l'aiguille trois centimètres plus bas. Elle tirait sur la soie avec une régularité de métronome. Le petit *pop* de la peau qui cède devenait le seul rythme de l'univers. À chaque point, Julian sentait son centre de gravité s'effondrer. Sa maladie pulmonaire, cette sensation de noyade sèche qui le rongait depuis des mois, mutait. Ce n'était plus une infection ; c'était une colonisation. Dans le creux de ses alvéoles, il sentait des filaments s'étirer, des hyphes microscopiques qui chatouillaient ses bronches. Quand il toussait, ce n'était plus du sang qui souillait ses lèvres, mais

une poussière fine, une poudre de spores dorées qui flottait dans le rai de lumière sale traversant la fenêtre.

La vieille femme fredonnait. Un son sans mélodie, un grincement de gorge qui imitait le frottement des branches contre la vitre. Ses mains de porcelaine craquelée maniaient l'aiguille avec une tendresse de taxidermiste. Elle ne le regardait pas dans les yeux ; elle fixait la zone de jonction entre son épaule et le dossier du fauteuil, là où elle ancrerait sa vie à la boiserie.

« Respire, mon petit, » murmura-t-elle. Sa bouche, ce trou noir et lisse dépourvu de dents, exhalait une humidité de caveau. « Respire pour eux. Ils ont si faim de ton souffle. »

Julian baissa les yeux vers le sol. La dalle de grès sous ses pieds semblait vibrer. Une fissure fine comme un cheveu s'élargissait entre deux pierres. Une radicelle blanche, presque translucide, en émergea. Elle tâtonna l'air avec une hésitation aveugle avant de s'enrouler autour de sa cheville. Le contact était glacé, puis brûlant. Il sentit une succion. La plante ne cherchait pas à l'étouffer ; elle buvait. Elle pompait la chaleur de son sang, la fatigue de ses os, la stagnation de sa bile.

Une étrange euphorie commença à saturer son cerveau. La douleur de l'aiguille s'émoissait, remplacée par une lourdeur herbeuse. Il se vit, dans un éclair de lucidité délirante, comme un sac de nutriments précieux. Ses poumons défaillants étaient des serres parfaites : chauds, humides, sombres. Chaque quinte de toux n'était qu'une dispersion de graines. Il comprenait maintenant l'éclat surnaturel des fleurs du jardin d'Elsbeth, ces roses d'un rouge trop profond pour être naturel, ces lys dont le parfum donnait des vertiges de mort imminente. Ils n'étaient pas nourris par l'eau ou le soleil. Ils étaient nourris par le temps qui restait aux hommes. Ils digéraient les regrets, la peur et la chair de ceux qui s'égarèrent ici.

Elsbeth fit un nœud complexe dans son deltoïde. La soie rouge dessinait maintenant

un motif floral sur sa peau, une broderie de cicatrices fraîches qui semblait palpiter. Elle posa sa main sur son front. Ses doigts étaient des racines sèches.

« Tu sens comme ils s'étirent ? » demanda-t-elle d'une voix qui n'était plus qu'un souffle de vent dans des feuilles mortes. « Sous tes pieds, Julian. Ils sont des dizaines. Ils attendent leur tour. Le petit marchand de tissus de l'automne dernier... il fait des merveilles avec les bégonias. Et la jeune fille au ruban bleu... ses yeux alimentent la mousse au pied du puits. »

Julian voulut vomir, mais son estomac n'était plus qu'une outre remplie de terreau. Le goût de l'humus lui remontait dans la gorge, une saveur riche, minérale, qui lui donnait une force monstrueuse et éphémère. Il sentit ses membres s'alourdir, se pétrifier. Ses jambes n'étaient plus de chair ; elles devenaient des troncs, les fibres de ses muscles se transformant en bois vert. La soie rouge d'Elsbeth n'était pas un lien, c'était une greffe. Elle le soudait au cottage, à la vallée, au cycle éternel de cette décomposition organisée.

Le silence de la pièce fut rompu par un craquement sec. Une autre dalle se souleva de quelques millimètres. Une odeur de charogne sucrée monta des profondeurs, le parfum d'un corps qui s'efface pour laisser place à la chlorophylle. Julian vit une tache de moisissure s'étendre sur la manche de sa veste, une tache d'un vert électrique qui se nourrissait de la sueur de son agonie.

Il n'avait plus peur. La peur est une émotion humaine, et il cessait d'être humain. Il devenait un élément du décorum. Une pièce de mobilier biologique. Un engrais conscient.

Elsbeth se recula, admirant son œuvre. Elle rangea son aiguille dans un étui d'os poli. Elle lissa son tablier noir, ses gestes empreints d'une satisfaction domestique atroce. Elle ramassa la tasse de thé vide sur la table basse.

« Le thé à la belladone aide à la transition, » dit-elle en se dirigeant vers la cuisine. « Il détend les fibres. Il permet aux racines de ne pas rencontrer trop de résistance. »

Julian essaya de bouger ses doigts. Ils ne répondirent pas. Ils étaient devenus des bourgeons rigides. Sa vision se brouillait, envahie par des taches de vert et de brun. Le plafond du cottage semblait descendre vers lui, les poutres de chêne se transformant en branches lourdes qui cherchaient à l'enlacer.

Dans ses poumons, la floraison atteignit son apogée. Il sentit une fleur s'ouvrir dans sa trachée, ses pétales de soie déchirant les tissus tendres pour chercher la lumière. Il ouvrit la bouche pour une dernière inspiration, mais seul un nuage de pollen noir s'en échappa.

Sous les dalles, les morts s'agitèrent. Il sentit leurs doigts d'os le frôler à travers le plancher, une caresse de bienvenue dans la terre chaude. Il faisait partie de la tapisserie maintenant. Un fil parmi d'autres dans le jardin d'Elsbeth.

La vieille femme revint avec un arrosoir en cuivre. Elle ne lui servit pas de thé. Elle versa l'eau directement sur ses pieds, là où les racines s'enfonçaient dans le grès. L'eau était fraîche, délicieuse. Julian ferma les yeux de chair, tandis que ses nouveaux yeux, cachés sous l'écorce de sa peau, commençaient à percevoir les battements de cœur de la forêt tout entière qui l'attendait.

Le dernier bruit qu'il entendit fut le glissement d'une nouvelle aiguille que l'on enfilait dans la pièce d'à côté. Un nouveau voyageur venait de frapper à la porte.

Julian ne pouvait plus prévenir personne. Il ne pouvait qu'offrir son parfum.

Chapitre 10

Le Baiser de Belladone

La porcelaine était si fine qu'elle paraissait translucide sous la lumière déclinante de l'après-midi, révélant le réseau de veines jaunâtres qui parcourait l'émail comme une vieille peau fatiguée. Dans le creux de la tasse, le liquide ne reflétait rien. Il ne renvoyait ni l'éclat des bougies de suif, ni le visage livide de Julian, ni les poutres basses du plafond qui semblaient peser de tout leur poids de chêne séculaire sur ses épaules. C'était une absence de couleur, un trou noir liquide, une infusion de ténèbres si dense qu'elle paraissait absorber le peu de clarté qui subsistait dans la pièce.

Une mouche charbonneuse, aux ailes irisées d'un vert malsain, se posa sur le rebord ébréché. Elle frotta ses pattes avec une frénésie minuscule, un grattement sec qui résonna dans le silence de la cuisine comme un coup de hache. Julian fixa l'insecte. Il observa la trompe se déployer, goûter au nectar d'ébène, puis la mouche se figea. Elle ne s'envola pas. Elle bascula simplement vers l'intérieur, sombrant sans une ride dans l'onctuosité de la belladone, disparue avant même d'avoir pu frémir.

— Buvez, mon enfant. Le thé va perdre de sa... profondeur.

La voix d'Elspeth était un froissement de soie ancienne dans un cercueil. Elle se tenait debout près de l'âtre, sa silhouette d'une minceur de fuseau découpée contre l'ombre. Ses mains, constellées de cicatrices de piqûres d'aiguille, étaient croisées sur son tablier noir empesé. Julian sentit l'odeur. Ce n'était pas seulement la lavande fanée ou le formol ; c'était l'effluve d'une terre qui a trop bu, une senteur de racines en décomposition et de sucre rance.

Julian voulut lever la main, mais son bras gauche pesait une tonne. Ses doigts, posés

sur la nappe de dentelle, ressemblaient à des cierges de cire molle dont les mèches auraient été éteintes depuis longtemps. Un tic nerveux fit tressaillir sa paupière droite, un battement irrégulier, agaçant, comme le spasme d'un cœur agonisant. Il fixa une tache de graisse sur la table. Elle avait la forme d'un poumon flétri.

— Je n'ai pas... murmura-t-il.

Le son sortit de sa gorge comme s'il avait avalé du sable. Sa salive était devenue épaisse, amère, collante.

— Vous avez soif, Julian. Votre âme est sèche. Elle craquelle sous votre peau comme du parchemin oublié au soleil.

Elsbeth fit un pas. Le plancher de grès ne gronça pas ; il sembla aspirer le bruit de ses semelles. Elle se pencha sur lui. Ses yeux, d'un bleu de verre soufflé, vide de toute humanité, se fixèrent sur les siens. Il put voir les minuscules craquelures sur ses lèvres pâles, semblables à de la porcelaine brisée. Elle sentait le froid. Un froid de caveau, un froid qui n'avait rien à voir avec l'hiver, mais tout à voir avec l'immobilité éternelle.

Julian saisit l'anse de la tasse. Ses phalanges blanchirent. Le contact du grès était tiède, presque fiévreux. Il porta le liquide à ses lèvres. La vapeur qui s'en échappait n'était pas chaude ; elle était moite, chargée de particules de terre et de pollens lourds qui lui envahirent les narines. C'était l'odeur d'un sous-bois après le massacre d'un orage, quand les fleurs écrasées commencent à fermenter dans la boue.

La première gorgée fut une révélation d'amertume.

Le liquide était huileux, glissant contre son palais avec la complaisance d'une limace. Aussitôt, le fond de sa gorge se resserra. Ce n'était pas une suffocation, mais une étreinte. Comme si une main de velours noir s'insinuait dans son œsophage pour en

tapisser les parois d'une mousse épaisse. Julian but encore. Il ne pouvait plus s'arrêter. Sa volonté s'effritait, se dissolvait dans l'infusion comme un morceau de sucre oublié dans l'acide.

À chaque déglutition, le monde changeait de texture. Le tic de sa paupière s'arrêta net. Ses muscles se détendirent avec une soudaineté effrayante, devenant aussi flasques que des draps mouillés. Le bruit de l'aiguille d'Elspeth, qui avait recommencé à broder dans l'ombre, devint le seul métronome de son univers. *Cric. Crac. Cric.* Le fil de soie passait à travers la toile avec un sifflement de lame.

— Voilà, murmura-t-elle, une note de satisfaction maternelle dans la voix. La résistance est une telle fatigue, n'est-ce pas ? Pourquoi vouloir bouger quand on peut devenir un monument ?

Julian regarda ses propres mains. Elles ne lui appartenaient plus. Sous la peau diaphane de ses poignets, les veines n'étaient plus bleues. Elles viraient au vert sombre, au brun de la tourbe. Il crut voir, sous l'ongle de son index, une minuscule pointe de racine percer la chair pour chercher le contact de la table de bois. Il n'éprouva aucune douleur. Juste une fascination léthargique, une curiosité molle pour sa propre liquéfaction.

Le noir de la tasse se déversa en lui, inondant ses poumons, ses artères, son cerveau. Sa vision se brouilla, les bords de la pièce se recourbant vers lui comme les pétales d'une fleur carnivore se refermant au crépuscule. Il fixa un motif sur le rideau de velours : une fleur de belladone brodée avec une précision chirurgicale. Il lui sembla voir les étamines vibrer. Il entendit le bourdonnement des racines sous les dalles du salon, un grondement sourd, rythmé, comme des milliers de bouches affamées mâchant doucement la terre.

Ses pieds, enfouis dans ses bottes de cuir, commencèrent à le démanger. Une démangeaison profonde, osseuse. Il sentit ses orteils s'allonger, se diviser, s'enfoncer

avec une force irrésistible à travers les semelles, cherchant les interstices entre les pierres du sol. Il était l'ancre. Il était la graine.

— C'est une belle couleur, Julian, dit Elspeth en s'approchant avec une aiguille d'argent entre les doigts. Un rouge si sombre qu'il en est presque noir. Vos veines feront de merveilleux fils pour mon prochain paysage.

Elle posa sa main sur son front. Elle était glaciale, mais Julian la perçut comme une caresse de terre fraîche. Il voulut sourire, mais ses muscles faciaux étaient désormais figés dans une rigidité de bois mort. Seuls ses yeux bougeaient encore, errant sur les dalles de grès où il savait, avec une certitude onirique, que d'autres dormaient avant lui. Des voyageurs, des égarés, transformés en engrais silencieux pour ce cottage qui respirait par les pores de ses murs.

Le silence devint absolu, interrompu seulement par le gargouillis du liquide noir qui finissait de s'installer dans son estomac. Il sentit son cœur ralentir. *Boum... Boum...* Les battements s'espaçaient, laissant de longs tunnels d'ombre entre chaque pulsation. Il ne craignait plus la fin. Il l'attendait comme une plante attend la pluie.

Une goutte de sueur froide roula sur sa tempe, mais avant qu'elle ne puisse tomber, elle se changea en une perle de résine ambrée, collante et parfumée.

Julian ferma les yeux de chair, mais sa conscience ne s'éteignit pas. Elle se déplaça. Il commença à sentir la texture de la terre sous la maison, l'humidité des nappes phréatiques, le frisson des vers de terre contre ses nouvelles fibres. Il n'était plus un homme qui attendait la mort. Il était une excroissance de ce jardin clos, une nouvelle tige dans le bouquet d'Elspeth.

Dans la pièce d'à côté, le glissement de l'aiguille s'arrêta. Un coup sec résonna à la porte d'entrée. Un son lointain, étouffé, comme s'il venait d'une autre dimension. Un nouveau voyageur. Une nouvelle soif.

Julian, prisonnier de son écorce de peau et de ses veines de goudron, ne pouvait qu'offrir son parfum de belladone à l'air vicié de la pièce. Sa volonté n'était plus qu'un fil de soie, tendu à l'extrême, sur lequel Elspeth allait bientôt commencer à broder son éternité.

Chapitre 11

La Tapisserie du Temps

Le claquement du bois contre le bois résonna dans la pénombre de l'atelier, un son sec, définitif, comme une rangée de dents se refermant sur une proie. Elspeth était assise devant le métier à tisser, sa colonne vertébrale d'une rectitude de cadavre, ses doigts longs et noueux dansant sur les pédales de chêne. L'air de la pièce était épais, saturé d'une humidité sucrée qui collait au fond de la gorge, un mélange de poussière de soie et de la vapeur âcre qui montait d'une marmite de cuivre posée sur le trépied du foyer.

Dans le coin de la pièce, Julian ne bougeait plus. Il n'était plus qu'un relief de chair pétrifiée, une statue de cire dont la sève s'était muée en ambre. Une mouche à viande, aux reflets d'acier bleui, se posa sur son globe oculaire droit, resté ouvert. Elle explora la surface humide du film cornéen avec ses pattes velues, un tic-tac minuscule que Julian percevait comme un martèlement de sabots sur une plaque de métal. Il ne pouvait pas cligner des paupières. Il ne pouvait pas hurler. Sa conscience, dilatée par les alcaloïdes de la belladone, s'étirait désormais au-delà de sa peau, s'enroulant autour des pieds du métier à tisser, s'infiltrant dans les rainures du plancher de grès.

Elsbeth se leva. Le froissement de sa robe de soie noire fit le bruit d'un nid de vipères s'éveillant sous des feuilles mortes. Elle s'approcha de lui avec une lenteur cérémonielle. Ses mains, constellées de milliers de points de piquûre noirs — des constellations de cicatrices — effleurèrent la tempe de Julian. Elle ne le regardait pas comme un homme, mais comme un écheveau de laine particulièrement précieux.

— Le grain est parfait, murmura-t-elle. Sa voix était un souffle de caveau, dénuée de toute chaleur humaine.

Elle sortit de sa poche une paire de ciseaux d'argent, longs et effilés comme des stylets. Le "clic" des lames près de l'oreille de Julian provoqua une onde de choc électrique dans son système nerveux paralysé. Elle commença à couper. Pas seulement quelques mèches, mais des pans entiers de sa chevelure, qu'elle recueillait dans un panier d'osier tapissé de velours. Elle ne se contentait pas de couper ; elle tirait sur la racine, savourant la résistance du cuir chevelu, le bruit de déchirement sourd de la peau qui cède.

Elle retourna vers son chaudron. Le liquide à l'intérieur bouillait sans bulles, une surface huileuse et sombre. Elle y jeta les cheveux de Julian. L'odeur qui s'en échappa était atroce : celle de la kératine brûlée mêlée à un parfum de violettes en décomposition.

— Le temps demande un liant, Julian. Le temps ne tient pas sans une ancre de sang.

Elle revint vers lui, sa main tenant cette fois une longue aiguille de tapissier, creuse, reliée à un tube de verre fin. Elle chercha la veine jugulaire, là où le pouls battait encore, un battement lent, lourd, comme un tambour étouffé sous des mètres de terre. Elle enfonça l'aiguille. Le bruit de la pointe perçant la chair fut net, un "shlopp" humide qui fit vibrer la conscience de Julian jusqu'à ses racines nouvelles. Le sang monta dans le tube, non pas rouge vif, mais d'un pourpre presque noir, chargé de toxines et de résine.

Elle retourna au métier à tisser. Elle commença à imbiber ses fils de soie blanche dans cette mixture de sang et de décoction de racines. La soie buvait le liquide avec une avidité organique, se gonflant, changeant de texture pour devenir une fibre qui ressemblait étrangement à du nerf à vif.

Le tissage commença.

Clac-clac. Le battant du métier frappait la trame. Elspeth passait la navette d'une main à l'autre avec une précision chirurgicale. Julian sentit le premier fil. Ce n'était pas une sensation extérieure. C'était comme si un crochet de fer s'agrippait à son souvenir d'enfance, à la sensation du soleil sur sa peau, pour le tirer violemment à travers un chas étroit. Elspeth tissait son visage.

Elle commença par le bas du menton. Chaque passage de la navette arrachait une strate de l'identité de Julian. Il sentait ses traits se défaire, se lisser sur son crâne tandis qu'ils apparaissaient, point par point, sur la tapisserie de soie sanglante. La douleur était une couleur, un jaune acide qui brûlait derrière ses yeux immobiles.

Une goutte de sueur, lourde et visqueuse, perla sur le nez d'Elspeth et tomba sur l'ouvrage. Elle ne l'essuya pas. Elle l'intégra au motif, l'écrasant avec son pouce pour créer une ombre sous la lèvre inférieure du portrait.

— Tu es si beau quand tu ne discutes pas, Julian. Tu es enfin... cohérent.

Le rythme du tissage accéléra subitement. Les mains d'Elspeth devinrent un flou de mouvement saccadé. Le bruit du bois n'était plus un claquement, mais un galop effréné. Dans la tête de Julian, tout s'effondrait. Il voyait l'atelier se tordre, les murs de grès roux se mettre à respirer, les dalles du sol s'entrouvrir pour laisser passer des filaments de brume qui venaient lécher ses chevilles.

Il sentit l'aiguille de la tapissière s'attaquer à ses yeux. Sur le métier, Elspeth brodait désormais les iris. Elle utilisait un fil de soie d'un bleu délavé, qu'elle trempait directement dans l'humeur vitrée qu'elle venait de ponctionner avec une pipette de cristal. Julian ne voyait plus par ses propres yeux ; sa vision s'était déplacée sur le tissu. Il se voyait lui-même, assis dans le coin, une coque vide, un sac de viande inutile, tandis que son "moi" véritable prenait vie sous les doigts de la tisseuse.

L'odeur de la pièce changea. Ce n'était plus la lavande ou le sang, mais l'odeur de la

terre profonde, celle qui n'a jamais vu le jour, une odeur minérale et ancienne. Les racines du jardin, dehors, grattaient contre les vitres, leurs pointes cherchant une entrée, attirées par le chant du métier à tisser.

Elsbeth s'arrêta brusquement. Un silence de plomb retomba sur la pièce, seulement troublé par le bourdonnement de la mouche qui s'était maintenant glissée dans la bouche entrouverte de Julian.

Elle se pencha sur l'ouvrage, son visage à quelques millimètres de la surface textile. Elle tira sur un fil de sang qui dépassait, le lissant avec sa langue. Le goût du désespoir de Julian sembla la satisfaire ; un sourire infime, une simple fêlure dans la porcelaine de ses lèvres, apparut.

— Encore quelques rangs, mon doux. Juste assez pour lier ton âme à la trame de cette maison. Tu ne seras plus jamais seul. Tu seras le mur, tu seras le tapis, tu seras le souffle dans la cheminée.

Elle reprit la navette. Mais cette fois, elle ne tissait plus de la soie. Elle utilisait les longs tendons qu'elle venait d'extraire des poignets de Julian, des cordes blanches et élastiques qui criaient sous la tension du métier. À chaque battement, Julian sentait son corps physique se ratatiner, s'assécher comme une plante oubliée dans un herbier, tandis que l'œuvre d'art gagnait en volume, en chaleur, en présence.

La tapisserie commença à palpiter. Un mouvement imperceptible, une respiration de tissu. Le portrait de Julian sur la soie sembla cligner de l'œil. Les fils de sang luisaient d'une lueur interne, une phosphorescence malade.

Soudain, un coup violent retentit à la porte d'entrée. *Boum. Boum. Boum.*

Le son traversa Julian comme un coup de hache. Elspeth ne sursauta pas. Elle ne détourna même pas les yeux. Elle se contenta de resserrer un nœud avec une force

démesurée, brisant l'ongle de son index. Un filet de son propre sang se mêla à celui de Julian.

— Quelqu'un a faim, murmura-t-elle sans s'arrêter. Quelqu'un veut entrer dans le jardin.

Julian essaya de bouger un doigt, une phalange, n'importe quoi pour signaler sa détresse au visiteur invisible. Mais il n'avait plus de mains. Ses mains étaient désormais des motifs ornementaux, des entrelacs de soie et de nerfs fixés pour l'éternité dans le cadre de bois. Il n'était plus qu'une extension de la volonté d'Elspeth, un paysage de douleur ordonné par la symétrie du tissage.

La mouche ressortit de sa bouche, ses ailes chargées de salive épaisse, et s'envola vers la porte.

Elspeth coupa le dernier fil. Le son fut celui d'une corde de violon qui lâche. Julian sentit un vertige absolu, une chute dans un puits sans fond de fibres et de textures. L'atelier disparut. La lumière disparut. Il n'y avait plus que la sensation d'être tendu, étiré, croisé, noué.

Il était la tapisserie.

Et sur le seuil, Elspeth, lissant son tablier noir, s'apprêtait à accueillir la nouvelle soif avec un sourire de soie et des mains de fer. Sa voix s'éleva, cristalline, dans le couloir :

— Entrez, je vous en prie. L'infusion est presque prête.

Chapitre 12

La Longue Marche à Genoux

Le bois des lattes contre sa joue avait le goût du vieux sang et de la cire d'abeille rance. Chaque millimètre gagné était une symphonie de déchirements sourds. Julian ne rampait pas comme un homme ; il s'écorchait contre le monde, une masse de fibres et de tissus organiques qui laissait derrière elle une traînée de lymphes rosâtres, pareille à la bave d'une limace agonisante. Ses mains, ou ce qu'il en restait dans le cadre de bois qu'il traînait comme un membre fantôme, n'étaient plus que des entrelacs de soie carmin. Il sentait chaque nœud, chaque point de croix que la vieille femme avait enfoncé dans son derme, tirer sur ses tendons à chaque secousse. La tapisserie n'était pas seulement sur lui ; elle était devenue son architecture.

Un grincement sec. De l'autre côté de la baie vitrée, dans l'humidité verte et étouffante du jardin clos, Elspeth s'activait. Elle ne regardait pas vers l'atelier. Elle était penchée sur un massif de belladone dont les fleurs, d'un violet presque noir, palpitaient au rythme d'un cœur invisible. Ses longs doigts agiles, constellés de cicatrices blanchâtres, maniaient une petite serpe d'argent avec une dévotion religieuse. *Clac. Clac.* Le bruit du métal tranchant les tiges charnues résonnait dans le crâne de Julian comme un couperet. À chaque incision, une sève épaisse et laiteuse perlait, dégageant une odeur de chair sucrée et de terreau de cimetière. Elle recueillait les bourgeons — des excroissances turgescentes qui ressemblaient étrangement à des phalanges d'enfants — et les déposait dans son tablier de dentelle noire avec une douceur maternelle.

Julian poussa un gémissement qui ne franchit pas la barrière de ses lèvres cousues de fils de soie. La mouche, celle qui s'était abreuvée de sa salive, revint se poser sur le coin de son œil, là où la peau était restée à nu, irritée, brûlante. Il voyait le monde à

travers un voile de larmes poisseuses. La porte n'était qu'à deux mètres. Deux mètres de parquet sombre, poli par les pas de celles qui l'avaient précédé. Il percevait, sous les planches, un murmure sourd, un battement de tambour étouffé par des couches de terre. Les autres. Ceux qui nourrissaient les racines.

Il appuya son menton sur le sol pour se hisser. Un craquement sec retentit dans son cou. La sensation fut celle d'une aiguille chauffée à blanc traversant sa moelle épinière. Il voyait maintenant le seuil, une ligne de lumière grise qui promettait un air qu'il ne pourrait jamais respirer. Elspeth se redressa soudain. Elle lissa son tablier, ses mains gantées de résine collante, et tourna lentement la tête. Ses yeux, deux billes de verre soufflé, semblèrent traverser les murs. Elle ne souriait pas. Sa bouche était une fente étroite, un pli dans la porcelaine de son visage. Elle fredonnait une mélodie sans notes, un bourdonnement monocorde qui faisait vibrer les vitres.

Le rythme de sa progression s'accéléra dans une panique viscérale. Julian ne sentait plus la douleur, seulement une chaleur liquide qui envahissait son abdomen. Il atteignit enfin le seuil. Sa tête bascula au-dehors, sur le perron de grès roux. L'air extérieur n'était pas frais. Il était lourd, chargé de spores, imprégné d'une humidité qui collait à la gorge comme une main invisible. Les mousses ancestrales qui recouvraient les murs du cottage semblaient gonfler, se gorger de sa présence.

C'est alors qu'il entendit le bruit. Un martèlement lointain sur le chemin de terre. Le roulement d'une voiture. Des sabots. Un visiteur. L'espoir fut une décharge électrique qui le fit tressauter, arrachant un lambeau de soie fixé à son épaule. Il tenta de crier, mais seul un sifflement de vapeur s'échappa de ses poumons comprimés.

— Oh, mon pauvre enfant, murmura une voix juste au-dessus de lui.

L'odeur de lavande fanée et de formol l'enveloppa. Elspeth était là, debout sur le seuil, sa silhouette immense découpée contre le ciel livide. Elle ne le regardait pas avec colère, mais avec une déception infinie, celle d'une brodeuse trouvant une tache

de graisse sur un ouvrage de prix. Elle tenait dans sa main un bourgeon fraîchement cueilli, une perle de chair palpitante.

— Vous essayez de partir avant que le thé ne soit infusé ? Ce n'est guère poli. Et voyez ce que vous avez fait à votre bordure... tout ce travail effiloché.

Elle se pencha, et Julian vit les pores de sa peau, si nets, si dilatés. Elle ne semblait pas faite de chair, mais d'une matière minérale, froide et éternelle. Elle posa un pied sur son dos, un poids démesuré qui fit craquer ses côtes avec un bruit de bois sec.

— Regardez, Julian. Le jardin vous attendait. Il est si impatient de vous rencontrer.

Au bord du perron, là où les dalles rencontraient la terre noire, les lianes de lierre commencèrent à s'agiter. Ce n'était pas le vent. Les vrilles, d'un vert maladif, s'étiraient vers lui comme des doigts de noyés. Elles rampaient, rapides, fluides, le long du grès. Une première tige, munie de petites épines recourbées, s'enroula autour de son poignet gauche, s'enfonçant profondément sous la peau pour chercher le contact de l'os. Une autre se glissa dans sa bouche, forçant le passage entre ses dents, sa saveur d'amertume et de décomposition envahissant instantanément son palais.

Julian tenta de se débattre, mais le cadre de la tapisserie était désormais ancré dans le sol. Les fils de soie qui le reliaient à l'ouvrage se tendaient, vibrant sous la pression. Il était le lien entre l'artifice et la nature, une greffe monstrueuse. Les lianes remontaient ses jambes, serrant, étouffant la circulation, transformant ses muscles en une pulpe informe. Il sentait les racines chercher ses orifices, s'insinuer dans ses oreilles, sous ses paupières, avec une curiosité obscène.

Au loin, le bruit de la voiture s'arrêta. Une portière claqua.

— Bonjour ? Il y a quelqu'un ? appela une voix jeune, pleine de l'arrogance de ceux qui se croient en sécurité.

Elsbeth se redressa, lissant ses dentelles avec un geste d'une élégance parfaite. Elle ignora Julian, qui n'était plus qu'une forme agitée de soubresauts sous un linceul de verdure vorace. Les feuilles de lierre recouvraient déjà son visage, ne laissant apparaître qu'un œil dilaté, une pupille fixe qui hurlait sans fin.

— Entrez, je vous en prie ! cria-t-elle d'une voix cristalline, presque joyeuse. La porte est ouverte. Je préparais justement une infusion. Vous arrivez à point nommé, le jardin est en pleine floraison.

Elle fit un pas de côté pour laisser passer l'invisible visiteur, ses souliers de satin n'écrasant même pas les vrilles qui finissaient d'étouffer Julian. Ce dernier sentit une dernière pression, un craquement final au niveau de sa trachée. La vue s'obscurcit. La dernière chose qu'il perçut fut le contact d'une petite fleur de belladone qui s'épanouissait directement dans l'orbite de son œil gauche, ses pétales se nourrissant de son humeur vitrée.

Le silence retomba sur le cottage de grès roux, seulement troublé par le tintement d'une cuillère d'argent contre une tasse en porcelaine fine. Dans le salon, sous les dalles tièdes, quelque chose remua pour accueillir la nouvelle sève, tandis que sur le seuil, le tapis de feuilles vertes ne laissait plus deviner la moindre trace de l'homme qui, un instant plus tôt, avait cru pouvoir s'échapper. L'infusion était prête. Elle était toujours prête.

Chapitre 13

Le Dernier Soupir de Lavande

La vapeur s'élevait de la tasse en porcelaine d'os, une spirale grise et paresseuse qui venait lécher le menton de Julian avant de se perdre dans les replis de ses narines. L'odeur était écœurante, un mélange de terre rance, de sucre brûlé et de cette lavande surannée qui semblait imprégner jusqu'aux fondations du cottage. Julian voulait hurler, mais sa mâchoire n'était plus qu'un bloc de calcaire. Une goutte de sueur, lourde et froide, glissa lentement le long de sa tempe, traçant un sillon d'acide à travers la poussière de sa peau, pour finir sa course dans le creux de son oreille. Il ne pouvait pas l'essuyer. Ses doigts, posés sur les accoudoirs de velours râpé, n'étaient plus que des racines inertes, des prolongements de bois mort dont il percevait encore, par intermittence, les fourmillements électriques.

En face de lui, Elspeth maniait l'aiguille. *Zip-shhh. Zip-shhh.* Le bruit de la soie tirée à travers la toile tendue sur le tambour de broderie rythmait le silence, plus implacable que le tic-tac de la pendule à balancier dont le cuivre était piqué de vert-de-gris. Elle ne le regardait pas. Ses yeux, d'un bleu délavé, presque transparents, restaient fixés sur le motif qu'elle achevait : une corolle de belladone d'un rouge si profond qu'il semblait palpiter. À chaque point, ses doigts fins, constellés de cicatrices blanchâtres, bougeaient avec une économie de mouvement qui confinait à l'obscénité.

— Vous avez le teint cireux, mon cher, murmura-t-elle sans lever les yeux. C'est le signe que le mélange opère. La turbulence de votre sang s'apaise enfin. Vous ne sentez pas cette paix ? Cette délicieuse lourdeur qui vous débarrasse de l'urgence d'exister ?

Julian tenta de contracter ses muscles intercostaux. Rien. Sa cage thoracique pesait des tonnes, une cloche de plomb l'écrasant contre le dossier du fauteuil. Une mouche charbonneuse, attirée par le musc de l'agonie, se posa sur le bord de son orbite gauche. Il sentit ses pattes velues explorer la muqueuse humide de son œil. Il ne put même pas ciller. La mouche fit un pas, puis deux, ses mandibules cherchant une faille dans le derme. La douleur était une petite pointe aiguë, lointaine, presque abstraite, noyée dans le brouillard de l'infusion.

Elsbeth posa son tambour de broderie sur la table basse. Le bois grimaça sous le poids. Elle se leva, et le froissement de sa robe de dentelle noire sonna comme des milliers d'ailes de cafards s'agitant dans l'ombre. Elle s'approcha de lui, apportant dans son sillage un effluve de formol et de fleurs fanées. Elle pencha la tête, observant le visage de Julian avec la curiosité d'un entomologiste devant un spécimen rare.

— Vous étiez si agité à votre arrivée, Julian. Si bruyant. Le monde vous a tant abîmé avec ses courses inutiles et ses désirs vulgaires. Regardez-vous maintenant. Vous devenez une œuvre. Une stase.

Elle tendit une main et, d'un geste d'une douceur atroce, elle chassa la mouche d'une pichenette avant de caresser la joue du jeune homme. Ses doigts étaient glacés, d'une texture de parchemin mouillé. Julian sentit une larme perler au coin de son œil, une unique goutte de sel qui vint s'écraser sur l'index de la vieille femme. Elle porta le doigt à ses lèvres et goûta l'humidité.

— L'amertume s'en va, nota-t-elle avec un sourire qui ne découvrait aucune dent. Il ne reste que la pureté du sucre.

Julian, dans un ultime sursaut de conscience, plongea son regard dans les abîmes de verre de son hôtesse. Il y vit non pas de la haine, mais une dévotion dévorante. Elle ne voulait pas le tuer ; elle voulait le conserver, l'intégrer à la géographie putride de

son salon. Et soudain, au milieu de la terreur, une fissure s'ouvrit dans son esprit. La lutte était si épuisante. Les bruits du monde — les voitures, les cris, les horloges, le vent — tout cela n'était qu'un vacarme sans but. Ici, sous les dalles tièdes où les racines des fleurs de sang attendaient leur pitance, il n'y aurait plus de bruit. Juste la croissance lente, silencieuse, des fibres végétales s'enroulant autour de ses os.

Une beauté finale. Une symétrie absolue.

Il laissa sa volonté s'effiloche. Ses yeux, autrefois écarquillés par la panique, se détendirent, acceptant le voile gris qui commençait à manger les bords de sa vision. Elspeth le vit. Elle perçut le moment exact où la proie cessait de se débattre pour embrasser le prédateur.

— Voilà, soupira-t-elle, la voix vibrante d'une tendresse venimeuse. Vous comprenez enfin. Le jardin vous attend, Julian. Vous serez sa plus belle tige.

Elle retourna vers son nécessaire à couture et en sortit une aiguille d'argent. Elle était longue, d'une finesse de cil, et brillait d'un éclat lunaire sous la lumière déclinante qui filtrait à travers les rideaux de dentelle jaunie. Elspeth la frota contre son tablier, un geste machinal, presque domestique. Elle revint vers lui, ses pas ne produisant aucun son sur le tapis de laine dont les motifs semblaient ramper vers les chevilles de Julian.

Elle plaça sa main gauche derrière la nuque de l'homme, soutenant sa tête avec une précaution de mère. Julian sentit la pointe de l'aiguille se poser juste sous son lobe d'oreille, là où la peau est la plus fine, là où l'on sent battre le dernier écho du cœur. Le froid du métal fut une révélation.

— Ne bougez pas, mon trésor. Ce n'est qu'un point de suture pour fixer l'éternité.

Elle poussa.

Julian n'entendit pas le cri qu'il ne pouvait plus pousser. Il entendit seulement un craquement sec, comme une branche morte qui cède sous le givre. L'aiguille s'enfonça, traversant les tissus, les nerfs, cherchant le centre même de sa vie pour le figer. Une chaleur subite, écarlate, envahit son crâne, chassant le froid de la belladone. C'était une explosion de couleurs — des violets profonds, des rouges organiques, des verts de mousse ancienne.

Puis, le silence.

Un silence si dense qu'il en devenait physique, une pression sur ses tympans qui semblait venir du sol lui-même. Sous les dalles du salon, Julian sentit, ou crut sentir, le tressaillement des racines. Elles s'étiraient, leurs vrilles impatientes grattant le revers de la pierre, prêtes à accueillir la sève fraîche. Elspeth retira l'aiguille avec un petit bruit de succion. Elle l'observa un instant, vérifiant que la perle de sang qui s'échappait de la plaie était bien de la teinte rubis qu'elle affectionnait pour ses fils de soie.

Elle déposa un baiser léger sur le front déjà livide de Julian, puis se tourna vers la théière. Elle se versa une tasse, le liquide tombant dans la porcelaine avec un clapotis mélodieux. Elle s'assit dans son fauteuil, reprit son tambour de broderie et commença à coudre un nouveau pétale sur sa fleur de mort, utilisant le fil qu'elle venait de tremper dans la nuque de son invité.

Dehors, le crépuscule avalait la vallée. La brume montait des sous-bois, épaisse et collante, effaçant le cottage des cartes du monde. Dans le salon, la pendule s'arrêta brusquement. Plus rien ne bougeait, hormis la main d'Elsbeth et le balancement imperceptible d'une clochette de belladone, là-bas, dans le jardin clos, où la terre venait de se soulever d'un millimètre pour respirer.

Chapitre 14

L'Inhumation Sous le Salon

La porcelaine de la tasse tinta contre la soucoupe avec la précision d'un couperet de guillotine. Julian ne cillait plus. Ses pupilles, dilatées par la belladone jusqu'à dévorer l'iris, n'étaient plus que deux puits de goudron reflétant la lueur vacillante d'une bougie unique. Une mouche grasse, engourdie par la chaleur moite de la pièce, vint se poser sur le coin de sa bouche entrouverte. Elle explora la lèvre inférieure, ses pattes minuscules tricotant sur la peau déjà grise, mais Julian ne frémit pas. Il n'était plus qu'un meuble encombrant dans le salon d'Elspeth, une promesse de fertilité emmaillotée dans un costume de tweed.

Elspeth se leva. Le froissement de sa robe de soie noire déchira le silence comme un ongle sur une plaie. Elle contourna la table, ses mouvements fluides, presque liquides, contrastant avec la rigidité cadavérique de son invité. Elle s'arrêta derrière lui, posa ses mains aux doigts effilés sur ses épaules. Le contact de la chair froide à travers le tissu ne la fit pas tressaillir. Elle pencha la tête, collant son oreille contre la tempe du jeune homme. Elle n'écoutait pas son cœur — elle savait que la pompe s'était grippée dans un dernier hoquet de sirop pourpre — elle écoutait la maison.

Sous leurs pieds, les dalles de grès roux commencèrent à chanter.

C'était un son ténu, une vibration de basse fréquence qui faisait trembler les cristaux du lustre. Un bourdonnement de ruche souterraine, un gémissement de pierre broyée. Les dalles ne chantaient pas pour la gloire ; elles chantaient de faim.

Elspeth s'agenouilla au centre de la pièce. Ses genoux craquèrent, un bruit sec de bois mort. Elle glissa ses ongles dans l'interstice presque invisible entre deux blocs de

pierre. La poussière de roche qui s'en échappa sentait le soufre et la vieille sueur. D'un effort mesuré, elle souleva la première dalle. Elle pesait le poids d'un secret inavouable, mais sous les doigts de la vieille femme, elle sembla s'alléger, aspirée par une volonté supérieure.

L'odeur monta aussitôt. Ce n'était pas l'odeur saine de la terre de forêt. C'était une exhalaison lourde, sucrée, saturée d'ammoniac et de décomposition florale. Une odeur de cave où l'on aurait oublié des fruits trop mûrs et de la viande crue. En dessous, le sol n'était qu'un enchevêtrement de racines blanchâtres, luisantes, semblables à des nerfs mis à nu. Elles s'agitaient, animées d'un péristaltisme lent, cherchant l'air, cherchant la proie.

Elsbeth retourna vers Julian. Elle l'empoigna sous les aisselles. Le corps avait déjà cette souplesse huileuse des choses qui s'abandonnent à la gravité. Elle le traîna sur le tapis persan, le frottement de la laine contre le parquet produisant un sifflement de serpent. La tête de Julian rebondissait mollement sur chaque latte, sa mâchoire claquant dans un rythme dérisoire. Une perle de salive visqueuse s'étira de son menton pour venir mourir sur le bois ciré.

« Chut, mon petit oiseau, » murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de poussière. « La terre est chaude. La terre est sage. »

Arrivée au bord de la fosse béante, elle le fit basculer. Le corps s'affaissa dans le lit de racines avec un bruit de succion spongieuse. Les filaments blancs réagirent instantanément. Comme des sangsues aveugles, ils s'enroulèrent autour de ses poignets, de ses chevilles, s'insinuèrent sous le col de sa chemise. Ils ne perçaient pas encore la peau ; ils la goûtaient, testant la résistance des pores, la chaleur résiduelle du derme.

Elsbeth s'accroupit sur le bord du trou, observant la scène avec une dévotion chirurgicale. Elle vit une racine, plus fine qu'un cheveu, s'introduire dans le conduit

auditif de Julian. Elle vit le gonflement de la gorge du jeune homme lorsqu'une autre tige s'enfonça dans sa trachée pour aller puiser à la source des poumons immobiles. La chair de Julian commença à onduler, de petites vagues se propageant sous sa peau tandis que les racines s'installaient dans les muscles, se nourrissant de l'adipeux, s'enivrant du sang stagnant.

Le chant des dalles monta d'un octave, devenant un cri sourd, un accord dissonant qui faisait vibrer les dents d'Elspeth dans leurs gencives rétractées.

Soudain, au centre de la poitrine de Julian, là où le cœur ne battait plus, la peau se tendit jusqu'à la rupture. Une boursouflure violacée apparut, palpitante. Elle grandit avec une rapidité obscène, déchirant le tweed, écartant les fibres de la chemise. C'était un bourgeon. Il était de la taille d'une prune, d'un noir bleuté, couvert d'un duvet poisseux qui rappelait les poils d'une tarentule. Il pulsait au rythme d'un organe vivant, exsudant une humeur claire qui sentait la cannelle et le métal froid.

Les yeux d'Elspeth s'injectèrent de sang. Une salivation soudaine inonda sa bouche, un appétit féroce qui lui tordit les entrailles. Ses mains tremblaient. Elle ne voyait plus Julian ; elle ne voyait que la promesse logée dans son thorax.

Elle tendit le bras. Ses doigts effleurèrent le bourgeon. Il était brûlant, d'une chaleur de fièvre. D'un mouvement sec, elle le cueillit. Un bruit de déchirure organique résonna, suivi d'un soupir d'air s'échappant de la cage thoracique ouverte de Julian. Le corps se tassa, s'enfonçant de quelques centimètres de plus dans la boue vivante, comme si l'on venait de lui retirer son âme physique.

Elspeth porta le fruit à ses lèvres. Elle n'hésita pas. Elle mordit.

La peau du bourgeon éclata sous ses dents avec un craquement de cartilage. Un jus épais, d'une amertume corrosive, envahit son palais. C'était comme boire de la foudre et de la terre noire. Elle ferma les paupières, sa gorge se contractant dans une

déglutition douloureuse.

L'effet fut immédiat.

Une décharge électrique parcourut sa colonne vertébrale, si violente qu'elle fut projetée en arrière sur le plancher froid. Son cœur, qui ne faisait d'ordinaire qu'un petit bruit de trotteuse fatiguée, se mit à cogner contre ses côtes comme un prisonnier enragé. Elle sentit ses os se ramollir puis se solidifier, ses articulations se lubrifier, le réseau de ses veines se gonfler d'un fluide neuf, brûlant.

Sur ses mains, les taches de vieillesse pâlirent, s'effaçant comme de l'encre sous la pluie. La peau parcheminée, striée de rides comme un champ labouré, se retendit, devenant lisse, élastique, d'une blancheur de lait. Les cicatrices de piqûres d'aiguille disparurent. Ses cheveux, d'un gris de cendre, s'assombrirent par la racine, un noir de jais se propageant le long des mèches avec un crépitement de soie.

Elle ouvrit les yeux. La clarté du monde était insoutenable. Elle voyait chaque grain de poussière dansant dans l'air, entendait le sang circuler dans ses propres tempes. Elle se redressa, sa robe de dentelle noire flottant désormais autour d'un corps ferme, aux courbes retrouvées. Elle se sentait lourde de vie, une plénitude toxique qui lui donnait envie de rire et de hurler.

Elle regarda dans la fosse. Julian n'était déjà plus qu'une silhouette indistincte sous le linceul de racines. Son visage s'était affaissé, les os commençant à poindre sous une chair qui devenait terreuse. Il nourrissait le jardin. Il nourrissait l'éternité.

Elsbeth saisit la dalle de grès. Elle la remit en place sans effort, le bloc s'ajustant parfaitement dans son logement. Le chant s'arrêta net. Le silence retomba sur le salon, plus lourd qu'avant, seulement troublé par le tic-tac de la pendule qui s'était remise en marche, chaque seconde étant un battement de cœur volé.

Elle lissa sa robe, ajusta une mèche de ses cheveux sombres derrière son oreille. Elle se dirigea vers le miroir au-dessus de la cheminée. Une jeune femme l’y attendait, d’une beauté vénéneuse, aux yeux trop brillants pour être honnêtes. Elle sourit à son reflet, et ses dents étaient d’une blancheur de pierre tombale.

Elle retourna s’asseoir dans son fauteuil. La théière était encore tiède. Elle se servit une tasse, le liquide tombant dans la porcelaine avec un clapotis mélodieux. Dehors, la brume grattait contre les vitres, une bête aveugle cherchant à entrer. Elspeth reprit son tambour de broderie. Elle devait finir le pétale. Le fil de soie, imprégné du sang de Julian, brillait d’un éclat surnaturel sous la lueur de la bougie.

La mouche, oubliée, s’envola de la table et vint se poser sur la main de la jeune Elspeth. Elle ne la chassa pas. Elle l’observa froter ses pattes, fascinée par le petit miracle de sa survie, avant de reprendre son aiguille. Le point fut parfait. Le premier de mille autres.

Chapitre 15

La Prochaine Tasse de Thé

La mouche ne bougeait plus. Ses pattes grêles, d'une noirceur de suie, restaient soudées à la peau livide du dos de la main d'Elspeth. Elle l'observait avec une tendresse de naturaliste, notant le tressaillement imperceptible des ailes translucides, le frottement maniaque de ses mandibules sur un pore dilaté. La chaleur dans le salon était devenue une chose solide, une masse de vapeur chargée de l'odeur écœurante des jacinthes d'eau et du relent métallique de la bassine laissée sous l'établi. Julian ne faisait plus de bruit. Sous les dalles de grès, là où la terre buvait encore ce qui restait de sa jeunesse, le silence s'était installé, lourd et définitif.

Elspeth tira sur l'aiguille. Le fil de soie, d'un rouge si profond qu'il paraissait noir dans les replis de l'ombre, glissa à travers la toile avec un sifflement de cuir tranché. Elle sentit la résistance infime de la trame, ce petit craquement sec qui rappelait la rupture d'un capillaire. C'était le dernier point du pétale supérieur. Elle fit un nœud d'une précision chirurgicale, coupant le surplus avec de minuscules ciseaux d'argent dont les lames s'entrechoquèrent dans un cliquetis de dents.

Elle posa le tambour de broderie sur ses genoux. La rose qu'elle venait de finir ne ressemblait à aucune fleur connue. Ses pétales semblaient palpiter, gonflés d'une substance qui refusait de sécher, une sève rubis qui captait la lueur de la bougie pour la transformer en un éclat huileux. Elspeth caressa l'ouvrage. Ses doigts, couturés de cicatrices blanches, presque invisibles sous la dentelle de ses poignets, frémirent. Elle aimait ce moment de stase. Le cottage respirait avec elle. Elle entendait le bois des poutres travailler, un gémissement lent, comme si la maison elle-même digérait les secrets enfouis sous ses fondations.

Une goutte de condensation roula le long de la vitre, traçant un sillon clair dans la couche de poussière et de gras qui brouillait le monde extérieur. Dehors, la vallée n'était plus qu'une mer de coton gris, une purée de brume épaisse qui étouffait les cris des chouettes et le murmure du ruisseau. La mousse, sur les murs extérieurs, devait être gorgée d'eau, gonflée comme une éponge prête à éclater. Elspeth sourit. Elle aimait l'idée que rien ne puisse s'échapper de ce périmètre de pierre rousse.

Soudain, le silence fut mordu.

Ce n'était rien de plus qu'un frottement. Le gravier de l'allée, broyé sous un poids hésitant. Elspeth ne bougea pas un muscle. Sa respiration se fit plus fine, un simple filet d'air entre ses lèvres de porcelaine. Elle écouta le rythme de l'intrus. Un pas lourd, traînant, interrompu par des pauses de doute. Quelqu'un qui avait froid. Quelqu'un dont les poumons brûlaient sous l'effort de la montée.

Elle se leva. Le mouvement fut fluide, sans le moindre froissement de tissu. Elle se dirigea vers le buffet de chêne où trônait la théière en porcelaine de Meissen, peinte de scènes de chasse oubliées. La faïence était encore tiède au toucher, une chaleur de corps fiévreux. Elle vida les feuilles infusées de la veille — des débris noirâtres qui ressemblaient à des pattes d'araignée recroquevillées — et prépara le nouveau mélange.

Ses doigts dansèrent au-dessus des bocaux de verre. Une pincée de fleurs de belladone séchées, dont la poussière violette fit picoter ses narines. Une dose généreuse de racines de mandragore râpées, dégageant une odeur de terreau frais et de cave oubliée. Et enfin, le miel. Un miel sombre, presque opaque, récolté dans les ruches du fond du jardin, là où les abeilles se nourrissaient exclusivement des fleurs poussant au-dessus des fosses.

Le premier coup sur la porte fut timide. Un tapotement de phalanges gelées contre le bois massif.

Elsbeth attendit. Elle versa l'eau bouillante dans la théière. La vapeur monta en volutes épaisses, portant avec elle une fragrance sucrée, presque anesthésiante. Elle ferma les yeux un instant, savourant l'humidité qui se déposait sur ses cils.

Le second coup fut plus pressant. Plus désespéré.

Elle lissa son tablier noir, ajusta la broche de jais à son col, et se dirigea vers l'entrée. Chaque pas sur le parquet produisait un craquement familier, une ponctuation dans la symphonie de sa solitude. Elle posa la main sur le loquet de fer froid. Elle pouvait sentir, à travers le bois, la vibration de la présence humaine de l'autre côté. Une chaleur animale, une pulsation de sang qui ne demandait qu'à être apaisée.

Elle ouvrit.

Le froid s'engouffra dans la pièce, une langue de glace qui fit vaciller la flamme des bougies. Sur le seuil se tenait un homme. Il était jeune, ou peut-être était-ce la fatigue qui creusait ainsi ses traits, lui donnant cet air de cire fondue. Ses vêtements de voyage étaient trempés, collés à son torse qui se soulevait dans un sifflement asthmatique. Ses yeux, écarquillés par la surprise et le soulagement, étaient d'un bleu délavé, la couleur de l'eau de vaisselle.

— Je... je vous demande pardon, bafouilla-t-il. Sa voix était éraillée, striée de spasmes de froid. Je me suis perdu dans le brouillard. Je ne voyais plus mes mains devant mes yeux. J'ai vu la lumière...

Elsbeth ne répondit pas immédiatement. Elle le détailla avec une intensité dévorante, notant la petite coupure sur son menton, le tic nerveux de sa paupière gauche, la manière dont ses doigts s'accrochaient aux lanières de son sac comme à une bouée de sauvetage. Il était parfait. Un nouveau canevas. Une nouvelle source de teinture.

— Vous tremblez, mon enfant, dit-elle enfin. Sa voix était un murmure de soie, une caresse qui semblait envelopper l'étranger dans une couverture d'invisibilité. Entrez. La nuit n'est pas faite pour les vivants, ici.

Il hésita, un instinct ancestral criant peut-être au fond de son cerveau reptilien, mais la vision du feu qui crépitait dans la cheminée et l'odeur du thé furent plus fortes. Il franchit le seuil. Elspeth referma la porte derrière lui. Le bruit du verrou qui s'enclenchait fut aussi net qu'un couperet.

— Installez-vous près de l'âtre, reprit-elle en le guidant par le coude. Sa main, malgré la chaleur de la pièce, était d'une froideur cadavérique à travers la manche mouillée de l'homme. Je vais vous servir quelque chose pour vous réchauffer. Une infusion spéciale. Elle aide à oublier la route.

L'homme se laissa tomber dans le fauteuil de velours vert, celui-là même où Julian s'était assoupi pour la dernière fois. Il ne remarqua pas la légère décoloration du tissu sur l'accoudoir, ni l'odeur de vinaigre qui tentait de masquer autre chose. Il fixa les flammes, ses épaules s'affaissant enfin.

— Merci, souffla-t-il. C'est... c'est si calme ici. On dirait que le monde s'est arrêté de tourner.

— C'est exactement cela, murmura Elspeth en revenant vers lui avec le plateau. Le temps est une chose si cruelle. Il abîme tout ce qu'il touche. Dans cette maison, nous essayons de le garder immobile.

Elle posa la tasse de porcelaine sur la table basse. La vapeur qui s'en échappait semblait s'enrouler autour du visage de l'étranger comme des doigts invisibles. Il prit la tasse entre ses mains tremblantes, cherchant la chaleur. Le liquide sombre oscillait, reflétant la lueur des braises.

— Buvez, dit-elle, sa voix se faisant plus pressante, presque impérieuse. Ne le laissez pas refroidir. La première gorgée est toujours la plus importante. Elle ouvre les portes.

Il porta la tasse à ses lèvres. Elspeth observa la pomme d'Adam du voyageur monter et descendre alors qu'il avalait une longue gorgée. Elle scruta ses yeux. Déjà, la pupille commençait à se dilater, dévorant l'iris bleu. Une petite goutte de thé coula au coin de sa bouche, une trace ambrée sur sa peau pâle.

— C'est... c'est un goût étrange, dit-il, sa voix devenant soudainement pâteuse. Amer. Et pourtant... si doux.

— C'est le miel, expliqua-t-elle en reprenant son tambour de broderie. Un miel de fleurs nocturnes. Il endort les douleurs. Il prépare le corps à la transformation.

L'homme voulut poser la tasse, mais ses doigts semblaient avoir perdu leur force. La porcelaine tinta contre le bois de la table. Il essaya de se redresser, mais son dos se fit mou, comme si ses vertèbres s'étaient changées en gélatine. Il regarda Elspeth, et pour la première fois, une lueur de terreur pure traversa son regard embrumé. Il voulut parler, mais sa langue, gonflée, ne produisit qu'un gargouillis informe.

— Chut, murmura Elspeth en s'approchant. Elle posa sa main sur son front brûlant. Ne luttez pas. La peur gâte la soie. Laissez le calme vous envahir. Vous allez devenir magnifique. Je vois déjà le motif que vous allez m'offrir. Un bleu de ciel avant l'orage, peut-être ? Ou le gris de la brume sur le grès ?

Elle sortit une longue aiguille de son peloton. La pointe brilla, une étoile cruelle dans la pénombre du cottage. L'homme ne pouvait plus bouger que les yeux, des globes terrifiés qui suivaient chaque geste de la femme. Une mouche, la même peut-être, vint se poser sur sa joue inerte. Il ne la sentit pas.

Elsbeth se pencha vers son oreille, son haleine de lavande et de mort douce effleurant sa peau.

— Une autre tasse ? demanda-t-elle avec un sourire qui n’atteignait jamais ses yeux de verre.

Le silence retomba sur le cottage de grès roux, seulement troublé par le crépitement du feu et le bruit rythmique, presque hypnotique, d’une aiguille perçant la chair pour la première fois.

FIN

Merci d'avoir lu "Infuser la Mort Doucement"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)